

## HISTOIRE DE L'ÉCOLE D'ALEXANDRIE.

Jusqu'ici nous avons vu la philosophie grecque se renfermer dans les limites mêmes de la Grèce, ou n'en sortir que pour imposer ses idées au dehors, comme l'a fait le stoïcisme à Rome. Malgré les voyages de Platon et de ses prédécesseurs dans l'Égypte et dans l'Asie, leur philosophie est toute nationale, et Rome, en recevant le stoïcisme, en lui donnant l'empreinte de son génie, n'a fait que le rendre plus pratique, sans y ajouter aucune idée qui ne vint de la Grèce. Mais après l'expédition d'Alexandre, après la conquête romaine, cet isolement ne pouvait durer longtemps. L'expédition d'Alexandre ne fut pas seulement un grand fait dans le monde matériel, elle en fut un plus grand encore peut-être dans le monde des idées. Les peuples jusque-là avaient vécu isolés, étrangers les uns aux autres; elle mit en contact toutes les nations de l'Orient. Par elle les idées de toutes ces nations firent connaissance; elles se comprirent, se contrôlèrent, se rallièrent au flambeau de l'esprit grec. Puis vint la grande unité de l'empire romain, qui, en resserrant les liens dont la conquête d'Alexandre avait uni ces peuples, en les enfermant tous dans un même cadre, et les enchaînant sous les mêmes lois, aida encore à ce rapprochement des idées, et en assura la fusion. De cette union intellectuelle naquit un nouveau monde, un monde à la fois grec, oriental et romain, qui se caractérisa par une philosophie cosmopolite et humanitaire, autant que les systèmes antérieurs avaient été exclusivement nationaux et grecs.

A cette philosophie, fusion des idées de deux mondes, il fallait un théâtre où ces deux mondes se rencontrassent; et Alexandre semble lui en avoir préparé le terrain dans cette Alexandrie, fondée par lui au point de jonction de l'Afrique grecque et de l'Asie, dans cette ville que vinrent peupler des hommes de toutes races, sous l'administration intelligente des Ptolémées, et dont la libéralité de ces princes fit comme l'entrepôt de la science dans les derniers siècles de l'ère antique et dans les premiers de l'ère chrétienne. Se sentant comme en exil au milieu de leur peuple asiatique, les Ptolémées n'épargnèrent rien pour faire revivre autour d'eux la langue, les arts, les mœurs de leur patrie grecque. Ils fondèrent à Alexandrie une sorte d'institut savant, sous le nom de Musée, et y attirèrent tout ce que la Grèce avait d'hommes distingués. Au Musée ils ajoutèrent une bibliothèque où vinrent s'entasser toutes les œuvres de l'antiquité grecque, puis à leur suite toutes celles de l'Asie, à deux pas de ces temples où les prêtres égyptiens gardaient avec un soin jaloux leurs vieilles traditions, qu'ils ne pouvaient cependant dérober complètement à l'infatigable curiosité de leurs hôtes. Avides de tout connaître et de tout savoir, sans préjugés et sans superstition, les Grecs allaient partout, s'enquérant des idées et des croyances de ce nouveau milieu où ils se trouvaient jetés, apprenant à les respecter, à mesure qu'ils les connaissaient mieux, et se préparant ainsi peu à peu, par l'érudition, à cet im-

mense compromis qui forma la philosophie alexandrine. Aussi l'érudition est-elle le caractère de toute la littérature à cette époque; c'est à ce moment que naissent les grammairiens et les commentateurs; la poésie elle-même y est érudite.

Quand les Romains s'emparèrent de l'Égypte, ils trouvèrent le Musée dans toute sa gloire, et lui continuèrent la protection éclairée des Lagides. Auguste le dota magnifiquement et enrichit la bibliothèque; Claude imita Auguste, et ses successeurs l'imitèrent à leur tour. Leur munificence même ne se borna pas à Alexandrie: ils fondèrent des chaires, dotèrent des professeurs à Athènes, à Rome, dans d'autres grandes villes de l'empire. Mais ces écoles n'éclipsèrent pas celle d'Alexandrie, qui resta l'école mère, l'école inspiratrice, celle dont l'esprit anima toutes les autres et leur donna la vie, tant cet esprit était bien celui de l'époque même.

Ce n'est qu'au temps des empereurs Pertinax et Sévère, vers la fin du second siècle après J.-C., que l'école d'Alexandrie arrive, avec Ammonius Saccas, à se formuler dans la doctrine précise qui porta son nom. Mais les précurseurs ne manquent pas à Ammonius, et plus d'un a laissé un nom célèbre: au premier rang sont le Juif Philon, Plutarque et Apollonius de Tyane.

Philon naquit à Alexandrie même, trente ans avant J.-C., d'une famille sacerdotale très-considérée. Peu d'hommes sont un exemple aussi frappant que lui de ce besoin de tout étudier et de tout comprendre qui fut le besoin dominant de son époque. Dès sa jeunesse il mêla à l'étude de l'écriture sainte l'étude des lettres et de la philosophie grecques, s'attachant surtout aux systèmes de Platon et de Pythagore, ce qui le fit surnommer le *Platon juif*. Sa vie tout entière paraît avoir été consacrée à la science, car on n'en connaît qu'un seul fait. Dans sa soixante-dixième année, vers l'an 40 de notre ère, les Juifs d'Alexandrie l'envoyèrent à Rome, auprès de Caligula, pour lui demander la confirmation du droit de bourgeoisie qu'ils possédaient depuis les Ptolémées, et la restitution de quelques synagogues qui leur avaient été enlevées. Le fou furieux qui occupait alors le trône du monde humilia de mille manières l'illustre vieillard, lui refusa tout ce qu'il demandait, et le renvoya, bien heureux encore d'avoir sauvé sa tête.

La clef des œuvres de Philon, c'est sa méthode, méthode arbitraire et dangereuse, qui consiste à ne voir dans les livres saints que des symboles, des allégories, des figures, et à en faire sortir, par voie d'interprétation, tout ce qu'il lui plaît d'y trouver, pour les mettre d'accord avec l'antiquité grecque. D'un semblable procédé ne pouvait sortir rien de solide; aussi n'est-ce pas un système qu'il faut chercher dans Philon, mais des opinions isolées et inachevées, le plus souvent contradictoires; mélange confus des idées platoniciennes et des idées juives, sans autre lien entre elles que le désir de montrer dans les livres hébreux tout ce qu'il y a de plus élevé dans la sagesse des autres nations. Tel qu'il est cependant, tous



les dogmes, enfants de la Grèce et de l'Orient, dont l'ensemble constituera plus tard l'école d'Alexandrie, et qui doivent revêtir chez elle leur forme définitive, se trouvent déjà chez lui à l'état rudimentaire. Il représente la tendance qui pousse les matériaux de cette école à se rapprocher et à se réunir. Il a été l'intermédiaire entre la Grèce et l'Orient, le promoteur du mouvement dont la philosophie alexandrine est sortie; il a fait connaître Platon aux Orientaux; il a initié les philosophes grecs aux doctrines orientales.

A la même date vivait un autre homme, qui contribua comme lui au mouvement scientifique de l'époque, mais dont la vie tout ascétique et la réputation de sainteté parmi les païens témoignent de ce besoin d'une morale supérieure qui travaillait alors la société ancienne, et y déblayait le terrain pour l'établissement du christianisme. Cet homme est Apollonius de Tyane. Apollonius n'est pas seulement un disciple enthousiaste de Pythagore, c'est le dernier grand prêtre, ou plutôt la dernière idole du paganisme expirant, qu'il essaya vainement, par ses réformes, d'arracher à une mort inévitable. Objet d'une vénération superstitieuse pendant sa vie, il reçoit les honneurs divins pendant trois ou quatre siècles après sa mort. Les habitants de sa ville natale lui élèvent un temple; ailleurs on place son image à côté de celle des dieux; on invoque son nom avec l'espoir de faire des prodiges, ou pour implorer la protection céleste; des empereurs vont à la recherche de ses moindres paroles, des moindres traces de son existence; un historien de la philosophie, Eunape, l'appelle un dieu descendu sur la terre; et les derniers défenseurs du paganisme ne cessent de l'opposer à Jésus-Christ, dont il fut le contemporain.

Au milieu de toutes les fables qui défigurent son histoire, voici à peu près ce que l'on peut recueillir de certain. Né à Tyane, ville de Cappadoce, d'une famille riche et puissante, il fut initié dès l'âge de quinze ans à la philosophie de Pythagore; mais, ne trouvant pas la conduite de son maître Euxène d'accord avec ses leçons, il le quitta, et se proposa Pythagore lui-même pour modèle en toute chose. En conséquence, il se soumit dès ce moment à la vie la plus austère, s'interdisant le vin et les viandes, observant la plus sévère continence, couchant sur la dure, marchant les pieds nus, laissant croître ses cheveux, et ne portant jamais que des habits grossiers. Il ne recula même pas devant la rude épreuve d'un silence de cinq ans. Désirant remonter à la source des idées pythagoriciennes, qu'il croyait venues de l'Orient, il s'enfonça jusque dans l'Inde, où il disputa avec les Brahmanes; puis, traversant l'Égypte et l'Éthiopie, il revint dans la Grèce et dans l'Italie, toujours occupé de s'instruire lui-même ou d'instruire les autres, cherchant de préférence à agir sur les prêtres, pour réformer par eux le paganisme, et recueillant partout des honneurs extraordinaires. Le mystère qui enveloppa sa mort augmenta encore la superstition dont il fut l'objet; car, arrivé à un âge très-avancé, il sembla tout à coup disparaître de la terre, sans qu'on pût découvrir où et comment il avait terminé ses jours.

Apollonius est moins un philosophe peut-être qu'un prêtre réformateur et un moraliste religieux. La pensée de sa vie a été la réforme du paganisme par une interprétation plus élevée des dogmes populaires et par l'amélioration des mœurs. Comme philosophe

pourtant, ses voyages ont largement contribué à la fusion des idées orientales et grecques, et lui aussi fut bien certainement un des précurseurs de l'école d'Alexandrie.

A côté de lui se place un homme dont le nom est dans toutes les bouches, comme ses écrits sont dans toutes les mains, et qui est resté un des types populaires du bon sens uni à l'enjouement et à la grâce. Qui de nous ne connaît le nom de Plutarque? Qui de nous n'a lu quelqu'un de ses écrits? Qui de nous au moins n'a entendu vanter en lui le moraliste sans prétention et le conteur aimable? Plutarque était né à Chéronée, en Béotie, vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne. On sait peu de chose sur son enfance, qui fut tout entière consacrée à l'étude. D'assez bonne heure il se rendit à Rome, où plus tard il ouvrit une école, et où l'on prétend même qu'il fut le précepteur de Trajan, toujours est-il qu'il en fut l'ami. Il revint jeune encore à Chéronée, et y remplit plusieurs fonctions publiques, entre autres celle de prêtre d'Apollon.

Plutarque n'est pas un philosophe à proprement parler, quoiqu'il ait écrit sur la philosophie autant que personne au monde. C'est un agréable compilateur, qui s'amuse à déployer sur chaque objet son inépuisable érudition, sans s'inquiéter beaucoup de la précision du langage ni de l'enchaînement rigoureux des idées. Toutefois, dans cette prodigieuse variété d'écrits, où les contradictions ne sont pas rares, il y a quelque chose qui domine invariablement, c'est le respect pour Platon. Sans être un disciple avoué de l'Académie, c'est Platon qu'il prend de préférence pour guide, et c'est par là, autant que par son ardeur pour tout savoir, et par ses tentatives pour interpréter philosophiquement quelques-uns des dogmes religieux de l'Égypte, qu'il peut être regardé comme un des précurseurs de l'école d'Alexandrie.

Ce qu'il est, du reste, avant tout, c'est un moraliste aimable, sans prétentions systématiques, à égale distance des épicuriens et des stoïciens, qu'il raille tour à tour au nom du bon sens et de Platon. C'est un écrivain charmant, qui se plaît à discourir sur toute espèce de sujets, qu'il traite le plus souvent en platonicien, quelquefois en disciple d'Aristote, toujours en homme de sens, et en y mêlant tout ce que son expérience de la vie, ses voyages et ses innombrables lectures lui offrent de gracieux souvenirs. Ses œuvres morales sont certainement le recueil le plus utile, le plus varié, le plus attachant qui nous reste de l'antiquité. Elles ont été avec ses *Vies des Hommes illustres*, la lecture favorite d'un bon nombre de nos meilleurs écrivains, et leur ont fourni plus d'une heureuse inspiration.

De ces trois hommes au fondateur de l'école d'Alexandrie, Ammonius Saccas, cent ans environ s'écoulèrent, remplis par des travaux d'érudition de plus en plus sérieux, par des efforts de plus en plus marqués pour interpréter rationnellement les dogmes du paganisme et concilier les mystères de l'Orient avec les idées de la philosophie grecque, mais sans arriver encore à un système arrêté et précis. Enfin Ammonius naquit à Alexandrie, vers la fin du second siècle après J.-C. D'abord portefaix, il étudia plus tard la philosophie, et s'attacha de préférence à celle de Platon, qu'il ne tarda pas à exposer lui-même avec un grand succès, cherchant à la concilier avec Aristote, et y introduisant tout ce qu'il savait du système de



Pythagore et des dogmes de l'Orient. Il faisait remonter ses opinions à la plus haute antiquité, les donnant comme un legs de la sagesse primitive. Il ne les communiquait même que sous le sceau du secret, et à un petit nombre de disciples choisis, dont les plus distingués furent Erennius, Origène et Plotin. Les deux premiers ayant manqué à leur serment après sa mort, Plotin se crut dégagé du sien, et enseigna publiquement les doctrines de son maître, en les développant et les complétant de façon que dans cet ensemble on ne puisse distinguer aujourd'hui ce qui appartient à Plotin ou à Ammonius. Aussi, malgré l'enseignement d'Ammonius, est-ce en Plotin lui-même que s'est personifiée pour la postérité l'école d'Alexandrie.

Plotin naquit vers l'an 205 après J.-C., à Lycopolis, dans la haute Égypte. Il mourut à l'âge de soixante-six ans. Il en avait vingt-six lorsque, étant entré au cours d'Ammonius à Alexandrie, il s'écria : « Voilà l'homme que je cherchais ! » A l'âge de trente-neuf ans, voulant connaître la philosophie des Perses et des Indiens, il se joignit à l'armée que l'empereur Gordien menait contre les Perses. Mais Gordien fut tué en Mésopotamie, et Plotin dut se sauver à grande peine à Antioche. L'année suivante, il se rendit à Rome, où il se fixa. Du reste, nous savons peu de chose sur sa vie, parce que, rougissant d'avoir un corps, il refusa constamment à ses disciples de leur donner des détails sur son passé, et parce que Porphyre, qui nous a transmis sa vie, s'est borné à recueillir quelques anecdotes bizarres, auxquelles on ne saurait ajouter foi, et qui ne méritent pas d'être rapportées.

Ce ne fut qu'à l'âge de cinquante ans qu'il commença à écrire, mais sans plan et sans ordre, suivant que se présentaient à lui les questions à traiter ou les objections à résoudre. Ces morceaux détachés, réunis après lui par son disciple Porphyre, forment un livre connu sous le nom d'*Ennéades*. Ce fut dans ces *Ennéades* que se trouva formulée pour la première fois par écrit la philosophie Alexandrine.

Le premier caractère de cette philosophie, conforme à tous les antécédents que nous lui connaissons, fut la prétention de concilier et de réunir en un même corps de doctrines tous les systèmes antérieurs, la religion et la philosophie, la Grèce et l'Orient. Pour elle les différences entre les opinions ne furent que des malentendus, le genre humain n'ayant eu au fond qu'une seule et même doctrine, que chacun avait revêtue de formes différentes, analogues à son imagination et à ses besoins. Le sage était celui qui savait reconnaître l'unité du fond sous la diversité des formes, et découvrir partout la vérité cachée sous les erreurs apparentes. C'est cette prétention que de nos jours on a appelée l'éclectisme.

Quoiqu'ils n'appartinssent ainsi exclusivement à aucune école antérieure, il y eut un philosophe pour lequel les Alexandrins se rattachèrent de préférence, ce fut Platon. Ce fut au flambeau du platonisme qu'ils contrôlèrent les autres doctrines, ce fut par lui qu'ils les jugèrent ; et leur école en reçut le nom d'Ecole Néoplatonicienne, sous lequel elle est aussi connue que sous le nom d'Ecole Alexandrine.

Les idées de Platon sur Dieu, voilà le point de départ de Plotin.

Ces idées, nous nous les rappelons, Platon n'avait pas osé les préciser ni les pousser jusqu'à leur dernière formule. Éperdu et troublé en face de l'incom-

préhensibilité de l'Être premier, il s'était arrêté à une sorte de Providence organisatrice du monde, sans oser s'avancer au delà, et écrivant pour ainsi dire sur la porte du sanctuaire où la Divinité se cachait à ses yeux : « Il est difficile de découvrir l'Auteur et le Père du monde ; et, quand on l'a découvert, il est impossible de le faire connaître aux hommes... » Ce qu'il n'avait point osé, Plotin l'osa. Au-dessus de la puissance productrice qui ne lui paraissait pas le dernier mot de Dieu, qui ne le lui exprimait que dans ses rapports avec le monde, et non dans le fond de son être, il plaça l'Intelligence, qui ne connaît point le monde, mais qui se contemple elle-même de toute éternité, et qui ne contemple qu'elle ; puis au-dessus de l'Intelligence, il mit l'Unité ineffable, au delà de laquelle on ne peut plus rien concevoir. Le Dieu de Platon se trouvait ainsi réuni à l'Intelligence solitaire d'Aristote, et à l'Unité immobile des Éléates ; et l'antiquité tout entière entraînait dans le Dieu de Plotin. Le Dieu producteur, ou le *Démiurge* (d'un mot grec qui signifie artisan), l'Intelligence et l'Unité suprême ne sont pas trois dieux en effet, quelque distincts qu'ils soient ; ce sont un seul et même Dieu, sous trois faces diverses, un Dieu en trois personnes, pour trancher le mot. Le Dieu des Alexandrins est une trinité comme le Dieu des Chrétiens. Fut-ce au Christianisme lui-même que Plotin emprunta ce dogme ? ou ne fit-il que s'inspirer de cette idée vague de la Trinité, depuis longtemps répandue dans l'Orient comme un écho affaibli de la vérité chrétienne ? Ce qui est certain, c'est que l'influence des idées orientales est incontestable ici, et que sur ce point la fusion de la Grèce et de l'Orient est complète.

Mais une difficulté se présentait. Ce Dieu en trois personnes qui ne font pourtant qu'un seul Dieu, ce Dieu triple et un tout ensemble, échappe à la raison, qui ne peut le saisir. Pour croire à lui, le chrétien a la foi, qui s'arrête avec respect devant le mystère révélé d'en haut ; et sa raison a le droit d'admettre sans le comprendre ce qui lui vient d'une source plus élevée qu'elle. Mais, dès que Plotin voulait établir la Trinité par la démonstration, il fallait que la raison, qui prétendait la démontrer, pût au moins la comprendre ; et c'est ce qui n'était pas. Pour échapper à la difficulté, Plotin imagina un état de l'âme supérieur à la raison et la contredisant. La foi du chrétien est supérieure à la raison, mais ne la contredit pas ; il fallait mieux que cela à l'ambitieux philosophe : il eut à un état de l'âme où, se dégageant complètement des entraves de la nature humaine, et perdant pour un instant son individualité, elle pouvait s'unir avec Dieu même, ne faire qu'un avec lui, et là le voir face à face en s'absorbant en lui. Là elle le voyait triple et un ; et si en dehors de ces moments exceptionnels, l'homme ne pouvait concevoir le Dieu ainsi vu, cela tenait à l'infériorité de sa raison, véridique sur tout le reste, trompeuse par impuissance sur ce point seul.

Cet état surnaturel reçut le nom d'Extase ; et la croyance à l'extase, qui s'est renouvelée souvent depuis les Alexandrins, est ce qu'on appelle le mysticisme ou l'illumination. Ici encore, Plotin s'inspirait de l'Orient, qui cachait le mysticisme au fond de la plupart de ses religions. Quoi qu'il en soit, la Trinité et l'Extase, s'attirant et se supposant l'une l'autre, voilà la clef de voûte du système de Plotin. Mais Dieu ainsi posé et conçu, il restait à en tirer le monde.



Le chaos de Platon, cette sorte de matière, coéternelle à Dieu, dont elle ne recevait que son organisation et sa forme, a disparu dans Plotin : il n'y a plus chez lui qu'un seul principe, qui est Dieu ; et son Démiurge à lui n'est plus une simple puissance organisatrice, mais bien réellement une puissance productrice. Seulement, de quelle façon produit-il ? Le Dieu du christianisme a créé le monde en dehors de lui ; il l'a tiré du néant pour le faire passer à l'être par un acte libre de sa volonté ; il pouvait ne pas le faire ; et le monde ne serait pas, que Dieu serait toujours, sans avoir rien perdu pour cela de sa plénitude et de sa puissance. Pour Plotin, au contraire, le monde n'est qu'une sorte de prolongement de Dieu, nécessaire à Dieu même ; il est un produit forcé de l'activité divine ; il sort de Dieu comme les rayons de lumière partent du soleil, comme le contenu d'un vase s'en échappe quand ce vase est trop plein. Le monde est le superflu de Dieu ; il est l'exubérance de sa sève, s'il m'est permis de parler ainsi. Il n'y a pas plus de Dieu sans monde que de monde sans Dieu. C'est là le panthéisme pur, avec ses contradictions inévitables et ses illusions ; le panthéisme, ivre de Dieu à son point de départ, mais finissant par l'absorber dans le monde, sous prétexte d'absorber le monde en lui ; et cela, pour n'avoir pas su se résoudre à accepter leur séparation réelle, sans expliquer du même coup toute leur coexistence, comme si l'intelligence de l'homme n'avait pas ses limites, et comme si le premier pas dans la sagesse n'était pas de se résoudre à ignorer ce qu'on ne pourra jamais savoir.

Tout sort donc de Dieu, comme l'eau déborde du vase ; tout en rayonne, tout en émane ; mais chaque être n'en émane pas directement et par lui-même. Les émanations naissent les unes des autres en une série immense qui rappelle cette échelle des êtres que nous avons trouvée dans Aristote ; chaque forme de l'être étant engendrée par celle qui la précède et engendrant à son tour celle qui la suit. Le courant des émanations descend ainsi de Dieu jusqu'au dernier des êtres ; mais arrivé là, le courant remonte pour ainsi dire, chaque être aspirant à rentrer dans celui dont il sort, et la série entière à retourner dans le sein du Dieu dont elle est partie. C'est de ce double mouvement que résulte la vie du monde.

La morale de Plotin répond à ces prémisses : L'homme aspire au ciel, en même temps qu'il s'efforce de se perpétuer sur la terre ; et l'union avec Dieu est son terme idéal, comme elle est celui du monde lui-même. A l'entrée de la morale, pour ainsi dire, Plotin place la morale de Platon et du stoïcisme, morale pure, austère, invariablement attachée au devoir ; puis, quand il a disserté sur les vertus politiques, sur les vertus de l'homme comme citoyen du monde, il s'élève à une sphère supérieure, aux vertus du philosophe, à la science, à l'amour divin, vertus toutes purificatrices, qui dégagent peu à peu l'âme des liens terrestres, et la préparent à l'extase, à l'absorption en Dieu, couronnement de la morale.

Enfin cette union momentanée de l'âme avec Dieu par l'extase n'est que le prélude de celle qui suivra la mort. L'immortalité de l'âme ressort en effet de toute la doctrine de Plotin, sans qu'il ait besoin de la démontrer. L'âme, déagée du corps par la mort, remonte la chaîne des êtres, et après avoir passé plus ou moins vite par toute la série des intermédiaires, pour se purifier, elle arrive enfin jusqu'à Dieu, dans le sein duquel elle s'absorbe.

Telle est, à grands traits, cette doctrine célèbre, qui fut comme le résumé de toute la philosophie antique, et qui essaya de mêler dans un tout harmonieux les dogmes de l'Orient et de la Grèce. Plotin en avait été le père réel ; elle tomba de lui entre les mains de Porphyre et d'Iamblique, égaux et supérieurs à leur maître en réputation et en influence, mais esprits d'un ordre inférieur, qui s'absorbèrent dans l'interprétation des dogmes du paganisme, sous prétexte de suivre, jusque dans les temps les plus reculés, cette chaîne de penseurs, objet d'une croyance si vive chez les Alexandrins, et qui commencèrent cette lutte impuissante contre le christianisme, où l'école devait épuiser ses forces, et finalement trouver la mort. La conversion de Constantin, en 312, lui porta le premier coup. L'école change alors de caractère, elle cesse d'être purement philosophique ; elle se fait le représentant de l'antiquité grecque tout entière, du paganisme populaire comme de la philosophie des sages, contre les envahissements de l'esprit nouveau, et tels étaient les pas de géant de la doctrine nouvelle, que les Alexandrins distancés se trouvent bientôt seuls. En vain Julien, qui sortit de leurs rangs pour s'asseoir sur le trône des enfants de Constantin, essaya-t-il d'arrêter le christianisme dans sa marche triomphante ; toutes les ressources de la puissance impériale ne purent y suffire ; et le christianisme avança toujours. Lorsque l'esprit nouveau pénétrait partout, et, grâce aux Pères de l'Eglise, rajeunissait à son profit jusqu'à cette littérature qui avait fait la gloire de l'antiquité grecque, et qui semblait l'apanage propre du paganisme, qu'elle protégeait encore de son éclat ; lorsque les temples des dieux étaient violés, les ruses de leurs prêtres percées à jour, et leurs vieilles fables tournées en ridicule ; lorsque retentissait à toutes les oreilles le nom d'un Dieu qui occupait tous les yeux des plébeux de son culte, qui attirait tous les cœurs par la perfection de sa morale, que pouvaient toute la force d'un empereur, sans pouvoir sur les âmes, et tout le génie d'une école de philosophes, obligés de prêcher au peuple un polythéisme qu'eux-mêmes désavouaient, de se retrancher derrière des symboles dangereux ou inutiles, et d'en appeler sans cesse à des traditions, dont ils alteraient le sens en les interprétant, et qui avaient perdu tout leur prestige ? Aussi, à la mort de Julien, son successeur rétablit le christianisme comme religion de l'empire ; et ce qui tient le monde entier attentif, ce sont les querelles de l'arianisme et l'hérésie naissante de Pélagie, tant ce monde entier était déjà profondément chrétien ! Aussi les philosophes s'effacent, et, s'enfermant volontairement dans d'obscures études, comme pour se faire pardonner leur attachement à une cause désespérée, ils ne se recommandent plus à l'histoire que par d'utiles travaux d'érudition, et par d'fatigables commentaires. Proclus, pourtant, relève un instant l'école. Le génie des premiers Alexandrins revit en lui ; mais ce n'est qu'un éclat passager. Avec lui tout s'anéantit. En 529, un décret de Justinien ferme les écoles d'Athènes, où avait enseigné Proclus. Les platoniciens exilés cherchèrent alors un asile chez le roi de Perse, Chosroës. Bien regus d'abord, persécutés ensuite, ils finirent par revenir sur le sol de l'empire, où leur école ne tarda pas à disparaître et à s'éteindre sans gloire.

CHARLES D'AUBEVOIE.



## LES CAFÉIERS AU NOUVEAU MONDE.

Sont-ce les grands hommes qui font les grands rois, ou les grands rois qui font naître les grands hommes ? On ne peut guère se prononcer là-dessus d'une manière absolue ; cependant, la dernière hypothèse semble la vraie. N'est-ce pas à l'époque des Auguste, des Charlemagne, des Léon X, des Louis XIV, des Elisabeth et des Catherine II que surgissent les mérites de toutes sortes ? Les germes précieux existent de tout temps, sans doute, mais il est possible que, seule, la puissance éclairée du génie soit à même de les fertiliser.

Parmi les faits illustres qui signalèrent le règne de Louis XIV, il en est un, modeste à l'apparence, qui passe inaperçu, et dont, cependant, chaque jour nous apporte les bienfaits : nos colonies occidentales lui doivent une bonne partie de leurs richesses ; des millions de gens lui doivent leur bien-être ; des millions d'autres, si ce n'est la santé, du moins un des plaisirs les plus délicats et les plus savoureux qu'il y ait au monde ; plaisir que la seule Arabie n'eût peut-être pas laissé à la portée du pauvre.

Nous voulons parler de la naturalisation du caféier à la Martinique.

On croit savoir que des moines d'Orient furent les premiers qui essayèrent l'usage du café, et qu'ils en apprirent les vertus d'un chevrier, lequel avait remarqué l'agitation de ses chèvres alors qu'elles avaient brouté les belles feuilles d'un vert sombre ou les délicates fleurs de cet arbuste.

Bientôt cet usage passa d'Arabie en Turquie, et il y était déjà fort commun, lorsque des gentilshommes français l'apportèrent de Constantinople à Paris, où il ne prit point tout d'abord. On s'en défiait ; beaucoup penchaient à le regarder comme nuisible ; et il n'a fallu rien moins qu'une longue pratique, jointe à son parfum et à son goût exquis, pour vaincre le préjugé et la peur.

De nos jours, de savants chimistes ont prouvé par A plus B que non-seulement le café donne au sang une agréable vigueur, mais encore qu'il est un des meilleurs éléments de la nutrition ; des expériences ont été faites sur des mineurs du Jura : aux uns on a donné de bonne viande et point de café ; aux autres, du café et une beaucoup moindre quantité de viande ; et ces derniers, au bout d'une certaine époque, se sont trouvés être les plus robustes et les mieux portants.

Lorsque le café commença tout doucement, tout modestement la brillante carrière qu'il était appelé à parcourir, on ne connaissait point encore l'arbuste auquel on le devait.

A un instant de bonne harmonie entre la Hollande et la France, des magistrats d'Amsterdam apportèrent à Louis XIV un magnifique caféier en plein rapport.

De ce caféier provinrent d'autres arbustes, lesquels, au bout de quatre ans, se trouvaient en assez grand nombre pour que, de nos serres, on en pût exporter dans nos colonies occidentales, afin d'y tenter une naturalisation que le sol et le climat semblaient promettre facile et prompt.

Le tout était de les y faire arriver.

Le modeste jardinier, auquel avait été confié, en sous-œuvre, le soin de l'arbuste primitif, se trouvait être, par hasard, un de ces cœurs généreux, qui adoptent une idée et s'y dévouent. C'était à lui qu'on devait la rapide croissance des nouveaux jeunes arbres, et ce fut à lui qu'on donna le soin de les aller acclimater à la Martinique.

Parti du Havre sur le *Volcan*, élégant navire et fin voilier, le brave homme ne s'inquiéta ni de son hamac ni de la table du bord, ni de l'aménité de l'équipage, choses dont on ne manque pas de s'enquérir, dès qu'il s'agit de passer ensemble quelques semaines ; et, à cette époque, on ne faisait point le voyage en dix-huit ou vingt jours, comme cela se pratique aujourd'hui. Ce dont il s'occupa, ce fut que ses chers arbustes fussent bien à l'abri des vents, de l'eau salée, des investigations curieuses, en un mot de tout ce qui leur pouvait nuire ; dès qu'il les trouva casés selon qu'il l'entendait, tout lui parut bon et bien, et il se serait volontiers contenté de quelques cordages pour lit, et de biscuits de mer pour ration.

Certes, l'infini de l'Océan, se mariant au ciel bleu, était bien un spectacle fait pour captiver l'imagination d'un homme qui n'avait jamais quitté les bords de la Seine ; cependant, lorsqu'il s'y était laissé aller pendant quelques heures, Jean Robert éprouvait comme un remords, comme une vague crainte, et revenait en hâte couvrir de l'œil ses précieux arbustes, qu'il aimait plus pour eux-mêmes et le bien qu'on était en droit d'en attendre que pour la gloire et le profit qui lui en pouvaient revenir.

Pendant deux semaines tout alla bien ; les vents étaient doux mais constants, les jours radieux, les nuits pures ; les caféiers ne s'apercevaient point du voyage, et continuaient à s'épanouir dans leur réduit mouvant, presque comme ils l'eussent pu faire sur le sol natal.

Mais vinrent les jours mauvais, la tempête, les vents contraires, le calme plat, plus effrayant que la tempête ; le calme plat, où le ciel bleu continue de se mirer dans les eaux, où le soleil resplendit, où la mer cache ses flots écumeux au plus profond de ses abîmes, ne montrant à la surface qu'une vaste nappe, unie comme une glace, sur laquelle le marin épia avec anxiété la plus légère ride. Oh ! parfois, que d'angoisses, de larmes, et de cris sous ce beau ciel bleu ! que de terreurs et de désespoirs à la face de ce beau soleil ! Il semble que cette voûte pure et brillante soit d'airain, et ne laisse pas arriver à Dieu les supplications des mortels !

Le *Volcan* eut donc à subir cette terrible épreuve ; les beaux jours succédèrent aux belles nuits, sans que le plus léger souffle vint rafraîchir l'atmosphère et rider la plus fine toile.

D'abord, on accepta ce calme comme un repos salutaire après la tempête ; puis, il inquiéta vaguement, ainsi que l'approche des grandes catastrophes inquiète le fauve habitant des bois ; enfin, lorsque la force des choses obligea à ne donner que demi-ration à chaque



homme, le soupçon du mal devint un véritable effroi.

C'est que la famine se dressait, hâve et terrible, sous ce ciel pur contre lequel toute énergie se venait briser.

Ce ne furent pourtant pas les vivres qui, les premiers, manquèrent, ce fut l'eau. On en avait donné de moins en moins; on finit par n'en plus donner à chaque homme qu'un verre, un seul! Et sur cinq caféiers, quatre moururent!

L'équipage n'aurait point permis que la plus légère goutte de cette eau précieuse fût distraite pour les malheureux arbustes.

Cependant, à chaque arbuste jaunissant, penchant avec lenteur ses feuilles désolées et exhalant son dernier parfum, Jean-Robert avait éprouvé d'indicibles angoisses. Mais quand il vit celui qui lui restait souffrir à son tour, il pensa devenir fou de douleur.

La soif desséchait ses lèvres; sa poitrine était hale-tante; le souffle brûlant de l'atmosphère embrasait son sang; il tenait à la main un verre d'eau, unique ration du jour, et qu'on n'était pas sûr de pouvoir renouveler les jours suivants, et il contemplait à travers de grosses larmes ce dernier fruit de ses soins et de ses peines, le plus robuste, le plus promettant des cinq caféiers, qui semblait prendre une physionomie et une voix pour implorer un peu de cette eau bienfaisante, sans laquelle il allait mourir.

« Oh! mon pauvre arbre aimé! dit tout bas Jean-Robert, non, je ne puis assister au spectacle de ta détresse: ou nous mourrons ensemble, ou tu vivras! »

Et, en prononçant ces paroles, il versa sur la plante altérée la moitié de son verre d'eau, et but le reste.

Mais cette abnégation sublime avait eu des témoins, et à ce sacrifice incompris un grand cri d'indignation s'éleva dans les airs.

« L'impie! disaient les uns, donner à une plante ce qui pourra demain sauver la vie d'un homme! »

« C'est notre sang qu'il prodigue! » s'écriaient les autres.

« Malédiction! malédiction! A l'eau la misérable plante! à l'eau l'arbuste! »

Et vingt têtes, flamboyantes de fureur, dardaient leurs regards sur le malheureux caféier, et quarante bras s'avançaient, tremblants de colère et de fièvre, pour le saisir et le briser.

« Toucher à mon caféier! s'écria Jean Robert faisant à la plante un bouclier de son corps, toucher à mon caféier, à mon bien, à ma vie! Et pourquoi? Que vous avons-nous fait? Cette eau, que vous me reprochez, c'est le sang de mes entrailles, c'est la part de ma part;

est-ce que je ne suis pas libre d'en disposer à mon gré? Est-ce que vous trouveriez mauvais qu'un père essayât de sauver la vie de son enfant? Cet arbuste, c'est mon enfant; c'est moi qui l'ai fait naître; sa beauté, sa vigueur, sa couronne de fleurs et de fruits, il me les doit, il me doit tout, ce qu'il est et ce qu'il sera; car, savez-vous quelle est sa mission? Savez-vous ce que vous feriez en vous livrant à votre aveugle fureur? Vous détruiriez un des plus sûrs éléments de la prospérité de votre pays! Cet arbuste unique peuplera tout le nouveau monde, et le jour n'est pas loin où nos colonies le disputeraient à Moka pour l'abondance et la qualité des produits. »

Ce langage émouvant et raisonnable à la fois frappa juste, on ne répondit rien à Jean Robert, mais l'on se retira lentement; et lui, resté seul, effleura de ses lèvres les feuilles de l'arbre sauvé, et une larme s'échappa de ses yeux.

« Oh! si les larmes pouvaient te féconder! » pensa-t-il.

Cependant, la scène rapide que nous venons d'esquisser avait à peine fait place à la tranquillité et au silence, qu'un mousse cria du perroquet: « Le vent! »

« Le vent! où? de quel côté? comment? » demanda-t-on de toutes parts.

Le vent, c'était le salut!

Les passagers cherchaient encore à en découvrir les indices que déjà les marins se désignaient à l'horizon une vapeur blanchâtre, signe certain de ce qu'avait annoncé le jeune mousse.

« Oh! bénis soient la Vierge et le bon Dieu! s'écrièrent-ils; oui, c'est le vent! »

Une heure plus tard, les voiles, qu'on laissait toujours toutes hors, frémissaient, puis se gonflaient peu à peu, et le navire, se balançant avec grâce d'un bord à l'autre, semblait saluer la brise E. S. E. qui bientôt le poussa vers le but qu'on avait presque désespéré d'atteindre.

Au bout de quelques années de séjour à la Martinique, lorsque Jean Robert eut vu son caféier entouré de rejetons, lesquels, eux-mêmes, en promettaient d'innombrables, il revint en France, et Louis XIV voulut le féliciter, en présence d'une cour splendide, de son dévouement et de sa persévérance.

« Tout cela est très-beau, disait-il avec une simplicité parfaite à quelques amis qui exaltaient son bonheur, mais cela ne vaut pas la joie sérieuse et profonde qui remplit mon âme le jour où je sauvai mon caféier. »

ADAM BOISGONTIER.

## BIBLIOGRAPHIE.

LES ANGES DE LA FAMILLE, par M<sup>me</sup> DESBORDES-VALMORE.

Si le vol n'était pas chose très-laide, si tous les codes du monde ne le proscrivaient pas, nous nous en permettrions un tout petit au profit du journal. Nous volerions aux *Anges de la Famille*, par madame Desbordes-Valmore, une charmante nouvelle, intitulée: *la Royauté d'un jour*, qui suffirait, elle seule, à la fortune de ce nouveau volume, qu'un auteur cher à l'enfance et à la jeunesse vient de publier. L'âge et

l'expérience ont épuré le talent de madame Desbordes, et l'ont amené à un degré rare de sobriété, de fraîcheur et de naturel. La petite nouvelle, si distinguée et d'un coloris si pur, que nous voudrions faire connaître à toutes nos lectrices, est la preuve de ce que nous avançons. Le sujet est bien peu de chose: Une famille flamande ne peut pas payer son loyer; arrive la fête des saints Innocents. Ce jour-là, en Flandre, les petits enfants, revêtus des habits de leur grand-père ou de leur grand-mère, règnent et gouvernent; ils ordonnent, ils décident, et la famille joyeuse obéit aux



ordres de ces monarques d'un jour. Agnès, la fille du pauvre M. Aldenkoff; Ferdinand, le petit-fils du riche propriétaire, se rencontrent sur le seuil de leur maison, tous deux portant le costume traditionnel des Innocents :

« L'aïeul opulent avait aussi, dès l'aurore, déparfimes vêtements à Ferdinand Duhein, qui les portait avec une joie pareille à celle d'Agnès. Il était, à cette heure, décoré d'une canne à pomme d'or, d'une tabatière d'argent finement ciselée, d'un chapeau à trois cornes, dont son grand-père conservait soigneusement l'usage. Le grand-père, puisqu'il faut l'avouer malgré notre sympathie pour Ferdinand, passait, dans la paroisse, pour un Harpagon fini, bien qu'il fût propriétaire de la moitié des maisons de la rue natale d'Agnès. Ferdinand, qui avait en vain crié bonjour à la petite voisine, ennuyé de n'en être point aperçu, venait s'offrir à son admiration. Agnès aimait Ferdinand, qui n'était point fier et qui avait joué maintes fois aux osselets avec elle; elle lui avait rendu de loin son bonjour par un signe de tête; mais sa voix n'eût osé prendre l'essor vers la maison d'où sortaient tous les chagrins de ses parents, cette maison dont le maître s'armait de tant de rigueur contre son père, qu'elle aimait comme on aime Dieu. Les mots *saisie*, *prison*, prononcés tout à l'heure à voix basse dans sa famille, laissaient l'empreinte de la tristesse sur son petit visage amical.

» Ferdinand, trop loin pour causer comme il en avait envie, sans s'inquiéter de la dignité que lui imposaient ses habits de velours, avait enfin franchi la haute rampe et la rue pour venir se planter devant Agnès. Ils s'examinèrent d'abord sérieusement, et se trouvèrent bien. Le monde était si nouveau devant ces deux cœurs d'ange, qu'ils sentaient à peine le souffle pequant de décembre, ils semblaient être encore dans les frais jardins du paradis ouverts à leurs regards enchantés. Ferdinand s'approcha du visage d'Agnès; pressé de deviner au parfum ce qu'elle avait mangé, il respira curieusement sa bouche rose. Agnès, qui n'en faisait pas mystère, dit : — Que sentez-vous ? — Comme un fruit, répliqua-t-il. Et elle dit oui, de la tête, avec un sourire. — Qu'as-tu commandé depuis ce matin ? continua Ferdinand en train de parler, sans attendre la réponse; moi, j'ai voulu le chocolat de grand-père, avec deux pains français, chauds et beurrés; j'ai voulu de la crème, du café, de l'anisette de Hollande et du vin de Grenache; j'ai voulu dix feuilles imprimées en bêtes d'or, pour les découper et les mettre dans les livres; tu en gagneras à la gageure pour des épingles, et je te rendrai les épingles. J'ai voulu des ombres chinoises, et je les ai eues; j'ai commandé pour ce soir Raoul, le joueur de violon, qui jouera des airs de contredanse; j'ai commandé Grenade, le carillonneur, qui siffle aussi bien que la flûte. Ils viendront au dessert, et ils auront du vin, nos caves en sont toutes pleines. Moi, je boirai de l'hydromel, de la bière d'orge, et de tout, comme les hommes, et je serai content ! A présent, parle, toi !

» Mais Agnès n'eut rien à répondre. Qu'aurait-elle pu répondre ? qu'aurait-elle pu raconter de son règne ? Toutefois il l'y contraignit, car il avait le ton péremptoire que donne une canne à pomme d'or et un habit de bouracan bleu, chargé de brandebourgs en or. — De tout ce que j'ai voulu, dit-elle, on n'en a pas; il y avait un œuf au beurre noir, mais je ne l'aime pas. Just, qui l'aime mieux, l'a mangé.

» Ferdinand la regarda plein d'étonnement. — L'œuf

était tout entier, au moins, fit-elle observer à Ferdinand. — Après, dit-il, qu'as-tu mangé ? — Plus rien. Tous les soirs j'avais de meilleures choses, mais je crois que ce n'est plus la saison des gâteaux. — Si; c'est toujours la saison chez le pâtissier : j'en ai commandé trente pour ce soir. — Ce n'est pas la faute de personne, dit Agnès. Alors, bien qu'elle fit effort pour être joyeuse, deux ruisseaux de larmes prirent leur cours le long de ses joues. Ferdinand, stupéfait, perdit tout son aplomb; son chapeau tricorne même parut triste sur ses longs cheveux châtain bouclés; mais comme il s'était habitué, dès le matin, à dire : *Je veux* ! il continua avec Agnès : — Je veux savoir pourquoi tu pleures !

» — C'est que ma mère pleure. — Pourquoi pleure-t-elle ? — Parce que ton grand-père veut que mon père aille en prison, à cause qu'il n'a plus d'argent pour payer nos loyers de Noël. On ne veut pas attendre qu'il en gagne ! Ma grand'mère a dit : Agnès a le droit, tout un jour, d'aller demander un délai, puis d'ajouter : Soyez humain ! c'est un innocent qui vient vous le demander, au nom du Sauveur ! Mon père ne veut pas que j'aie dire cela contre une pierre, et ma mère pleure ; voilà ce que j'ai, Ferdinand.

» Ferdinand n'osa plus parler de son bonheur. Après avoir regardé devant lui, puis par terre, il s'en alla, disant : — Adieu, Agnès ! — Adieu, Ferdinand, répondit la petite reine désolée, qui demeura là pour le voir s'en retourner, puis remonter lentement le perron, puis tirer violemment le pied de chevreuil pour qu'on lui vint ouvrir, puis disparaître enfin tout à fait. La rue fut longtemps déserte.

» Tout à coup, Agnès, dont les larmes s'étaient séchées au grand air, courut dans la cour où balayait sa grand'mère, et, tendant les mains, lui cria : — Ma grand'mère, donnez l'aumône, le bon Dieu est à la porte.

» Elle parlait d'un mendiant à la chevelure blanche, élevée en auréole d'argent sur la calotte noire qui couvrait sa tête; son habit rouge, criblé de pièces de toute sorte, était d'une forme bizarre, et, à force de propreté, cette misère avait son lustre. On supposait cent ans à ce pauvre tout penché, qui ne parlait jamais, en s'arrêtant calme et sérieux sur chaque seuil, et que les enfants de la ville appelaient le *bon Dieu*.

» Madame Aldenkoff fouilla ses grandes poches avec empressement, mais elle eut beau les interroger jusqu'au fond, elle n'y trouva que son étui plein d'aiguilles, son christ en ivoire et son dé de cuivre, rien autre, ce qui la mortifia presque autant que sa petite-fille. C'était la première fois, depuis quarante ans d'aumône à ce pauvre, qu'elle avait toujours connu aussi vieux, qu'un refus interrompait d'elle à lui comme un fil entre le ciel et la terre. L'aïeule s'arrêta en soupirant, et dit : — Je n'ai rien !

» — Eh bien ! alors, répartit Agnès, qui brûlait de donner elle-même le jour de sa fête, je vais chercher ma lettre de change. — Que veux-tu qu'il en fasse ? — Il la mettra dans son sac jusqu'à dimanche, c'est le jour de l'échéance, et mon oncle Jean, bien sûr, viendra la payer avant la messe.

— Ma parole vaut ton billet, mon enfant, et il y croira. Mais aux pauvres qui ont cent ans, on ne donne pas de billet, il vaut mieux leur donner à boire.

» Ainsi fit-elle.

» Après avoir rempli de bière le grand vidercome pour le pauvre qui attendait son dû, la grand'mère



prit Agnès par la main, et s'en vint droit à lui :  
 » — Buvez, lui dit-elle d'un ton courageusement triste, et faites-nous crédit d'argent pour aujourd'hui. Vous aurez le double l'autre semaine ; mais, s'il vous plaît, laissez votre bénédiction sur cette enfant, car c'est aujourd'hui sa fête.

» Le pauvre, ayant bu, la regarda gravement. Il fit en silence le signe de la croix, levant ses yeux jusqu'à la madone incrustée au mur frontal du logis qu'il hantait depuis tant d'années, et s'en alla rêveur et doux.

» Agnès, frustrée en toutes choses, le regarda glisser de porte en porte, où de plus riches voisins avaient le bonheur de lui donner ; il atteignit près du pont l'enfoncement d'un vieux couvent détruit, où cette furtive image du Christ s'évapora comme un rêve. »

Pendant sa courte royauté, Ferdinand exerça une volonté souveraine : sa petite amie s'affligeait au milieu de sa famille attristée, lorsque :

« Voilà qu'à grands coups, pan ! pan ! pan !... Qui frappe ? Drelin ! drelin ! drelin !... Qui sonne ? — Ouvrez au roi d'un jour, car le jour va finir, ouvrez ! j'apporte une bonne nouvelle de la part du Sauveur !

» On ouvre : — Comment ! dit l'aïeule étonnée, c'est Ferdinand qui nous visite ! Agnès, il est roi comme vous êtes reine ; saluez Ferdinand. Il ressemble ainsi tout à fait au grand-père. Est-ce la sainte Vierge qui nous l'amène ?

» Les yeux d'Agnès s'ouvrirent encore plus grands à cette surprise agréable et royale. — Bonsoir, Agnès, je t'apporte quelque chose, ne pleure plus.

» Ce qu'il apporte est un papier plié dont Agnès ne sait que faire. — Jour de grâce ! s'écrie l'aïeule après l'avoir approché du flambeau ; mes fils, ma fille, mes petits-enfants, louons Dieu ! c'est la quittance entière d'un loyer. Viens, Ferdinand, tu seras béni tous les jours de ta vie, quand tu deviendrais dix fois plus vieux que ton grand-père, et béni dans l'éternité, car c'est toi qui es le bon riche. — Mais, ma mère, ce n'est pas possible ? demande hors d'elle-même la bru suffoquée de bonheur. — Quand on vous le dit, ma fille ! est-ce que nous n'allons plus croire aux miracles à présent ?

» C'était, en effet, un miracle.

» Ferdinand passa de bras en bras, retenant sur sa tête son chapeau d'aïeul qui tournait. Il raconta simplement ce qu'il avait fait, et ce qu'il avait fait était bien. »

Nous vous laissons le plaisir de lire dans l'original par quel moyen Ferdinand était venu à bout de désarmer les exigences un peu cruelles de son grand-père. Ce petit drame, qui se passe entre deux enfants, dans le cadre d'une étroite maison, rappelle, par sa vérité et sa finesse, les tableaux de Gérard Dow ou de Miéris, ces peintres au génie patient qui aimaient à retracer avec le pinceau les intérieurs flamands que madame Desbordes, inspirée par ses souvenirs d'enfance, sait si bien comprendre et décrire.

D'autres nouvelles, quelques poésies, accompagnent la *Royauté d'un jour*, et recommandent ce joli volume aux mères de famille et aux jeunes filles, qui n'y puiseront que de salutaires et douces leçons, données avec une grâce toute maternelle.

## PÈLERINAGES DE BRETAGNE, par H. VIOLEAU.

La Bretagne est fort à la mode depuis quelques années ; dédaignée pendant longtemps, cette province si féconde en souvenirs, ce pays si pittoresque, qui possède la double beauté de la mer et des forêts, cette terre de granit, couverte de vieux chênes, a trouvé des avocats dans ses fils aimants et respectueux, qui, à force de vanter et d'aimer leur mère, l'ont fait aimer et admirer de tous. La patrie de le Sage a donné à notre siècle un essaim de poètes et d'écrivains : Turquet, Hippolyte Morvonnais, Briseux, Achille Du Clisieux, Émile Souvestre, Théodore de la Ville-Marqué, Pitre-Chevalier, tous enfants du Morbihan ou du Finistère, ont aimé et chanté leur vieille Armorique. Un jeune poète de Lorient, M. Violeau, s'est fait connaître du public par deux charmants volumes d'élégies, deux romans, *la Maison du Cap* et *Amice du Guermeur*, et un livre d'une utilité pratique, *Soirées de l'Ouvrier*, que l'Académie a couronné en toute justice. Aujourd'hui, chrétien rempli de foi, M. Violeau nous décrit les pèlerinages de sa Bretagne ; il a parcouru avec un amour de fils cette terre où surgissent à chaque pas les souvenirs héroïques et touchants ; il a salué les vieux manoirs des Clisson et des Du Guesclin ; il a rafraîchi ses mains et son front dans les fontaines druidiques ; il a interrogé les *menhirs* épars dans les landes et les croix penchées au bord des chemins ; il s'est agenouillé dans les sanctuaires célèbres, à Sainte-Anne d'Auray, le refuge des matelots ; à la Chartreuse, où règnent les images de Jean de Montfort et celles des victimes de Quiberon ; à Vannes, la ville de saint Vincent Févier, et partout il a recueilli les légendes, les chroniques du temps passé, les traditions d'une époque plus voisine de nous, et qui n'a fourni que trop de matière aux récits du foyer.

Nous pensons que nos lectrices bretonnes, et que toutes les personnes instruites et pieuses liront avec plaisir ce bon petit volume ; et nous empruntons à l'auteur, qui a si bien parlé des pèlerinages, des vers charmants dans lesquels il célèbre un sanctuaire bien connu des laborieux bretons :

### LA PÈLERINE DE RUMENGOL.

L'air était froid, la glace avait durci le sol,  
 Et, le long d'un sentier qui mène à Rumengol,  
 Cheminaient une pauvre femme ;  
 Fervente pèlerine, avec son bâton blanc,  
 Elle allait, les pieds nus et d'un pas chancelant,  
 À l'église de Notre-Dame.

Arrivée à l'autel : « Sainte Vierge, je viens,  
 Parce que je vous aime, et que je me souviens  
 De mon premier pèlerinage.  
 À genoux, de ces murs j'ai trois fois fait le tour ;  
 Je vous priais alors, avec des pleurs d'amour,  
 De rendre heureux mon mariage.

Dix mois après un fils, un ange du Seigneur,  
 Égayait ma cabane et dormait sur mon cœur ;  
 J'essayais mes chansons de mère.  
 Grand-père, au coin du feu, riait de m'écouter,  
 Et cependant, hélas ! j'avais tort de chanter,  
 Car cette vie est bien amère.



Le roi veut des soldats, et demain notre enfant,  
Si vous l'abandonnez, si rien ne le défend,  
Va nous être pris pour l'armée ;  
Et nous, tristes vieillards, que ferons-nous alors ?  
Ah ! l'on pourra bientôt semer l'herbe des morts  
Devant notre porte fermée !

Pour préserver mon fils, j'ai fait ce que j'ai dû :  
J'ai cueilli, vers le soir, dans un sentier perdu,  
Le gui, le trèfle et la verveine ;  
J'ai fait bénir au bourg une bague d'étaïn ;  
J'ai lavé les habits qu'il portera demain,  
Dans l'eau d'une sainte fontaine.

Il manquait un secours plus puissant et plus doux,  
J'ai pris mon bâton blanc, et me voilà chez vous !  
Je n'ai ni couronne ni cierge.  
Nous, pauvres laborieux, nous ne vous donnons rien ;  
Nous venons cependant, vous nous connaissez bien,  
Et vous êtes la bonne Vierge.

Vous sauvez mon fils, vous nous l'avez donné,  
Et vous ne voulez point que, seul, abandonné,  
On le chasse de la montagne ;  
Non, vous ne voulez point qu'on enchaîne ses pas  
Dans les murs d'une ville où l'on ne parle pas  
Le doux langage de Bretagne !

Notre enfant est à nous ! je ne croirai jamais  
Que l'heure du repas arrive désormais  
Sans que ma table nous rassemble !  
Mais notre vie, à nous, n'est-ce pas de se voir ?  
On partage avec joie un morceau de pain noir  
Tant qu'on peut le manger ensemble.

Un jour, sainte patronne (un prêtre me l'a dit),  
S'échappant en secret, votre fils se rendit  
Au temple d'une grande ville.  
Vous le cherchiez partout, le pleurant, l'appelant,  
Implorant de chacun ce mot si consolant :  
« Le voici ! retournez tranquille ! »

Eh bien ! reine du ciel, ce mot tant désiré,  
Quand vous avez souffert, quand vous avez pleuré,  
Faites qu'aujourd'hui je l'obtienne !  
Dites à votre enfant, maintenant souverain,  
Que l'absence d'un fils est le plus grand chagrin  
D'une pauvre mère chrétienne !

Adieu, Marie, adieu ! mes vœux sont écoutés !  
En chantant vos grandeurs et surtout vos bontés,  
Je vais regagner ma demeure.  
J'entr'ai bien faible ici, je suis forte en sortant ;  
Il ne partira pas !... il me reste !... et pourtant,  
Malgré moi, je tremble et je pleure ! »

Le chrétien, le Breton qui raconte ceci,  
Connaît la pèlerine et son enfant aussi ;  
Et, le soir, au pied du calvaire,  
Le jeune homme, aujourd'hui fermier de Kerenneur,  
Lui redit bien souvent qu'il doit tout son bonheur  
À la patronne de sa mère.

#### LA MAISON DU DIMANCHE, par M. R.

Nos lectrices aiment à répandre le bien autour d'elles, non-seulement par leur exemple et par leurs conseils, mais encore par le salutaire enseignement qui découle de la lecture des bons livres. Or, parmi

toutes les questions de morale que l'on traite aujourd'hui et que l'on s'efforce de faire comprendre aux ouvriers des villes et des campagnes, la plus actuelle, à coup sûr, est celle du repos du dimanche, de l'observation de la loi de Dieu, du respect pour ce jour que le Seigneur s'est réservé entre les autres jours dévolus au travail et aux soins laborieux de la vie. *Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat, dit l'Exode. Vous travaillerez durant six jours, et vous y ferez tout ce que vous devrez faire ; mais le septième jour est le jour du repos consacré au Seigneur votre Dieu.* Tel est le commandement très-doux et très-suaive de notre bon Maître, qui veut qu'une fois par semaine on détourne les yeux de la terre pour les élever vers le ciel ; qu'une fois par semaine on délaisse son esprit dans la prière, la lecture et les saintes réflexions ; qu'une fois par semaine on délaisse son corps dans le repos et les honnêtes distractions. L'homme a une double destinée : la vie présente et la vie à venir ; le repos du dimanche n'est-il pas l'initiation au repos de ce jour sans fin et sans ombres, repos plein de louanges, de reconnaissance et d'amour, qui doit nous faire oublier pleinement les jours mauvais de cette vie, où nous portons le poids du jour et de la chaleur ?

Mais combien ce commandement est peu compris ! combien et avec quelle audace est-il foulé aux pieds ! Et cela, en France, chez la nation très-chrétienne, en dépit des exemples qu'elle reçoit des autres nations ses sœurs, qui, protestantes ou catholiques, ont toutes conservé religieusement la loi du dimanche et se font gloire de l'observer ! Pour le peuple des grandes villes, des grands centres industriels, le dimanche est un jour de travail, pareil à ceux qui l'ont précédé et à ceux qui le suivent ; les ouvriers travaillent, dans les ateliers ou chez eux ; les marchands vendent et trafiquent, et ce n'est que vers le soir qu'on réserve quelques heures au repos, c'est-à-dire aux plaisirs grossiers. Du service de Dieu, il n'en est pas question. Et les semaines se suivent, les mois s'écoulent, les années fuient sans que des milliers de créatures, qui nous entourent, aient trouvé un moment à donner aux intérêts de leurs âmes, au soin de leur salut, à la pensée de leur éternité. Le dimanche est cependant le seul jour où l'on puisse les entretenir des choses du ciel, et leur faire souvenir qu'elles ne sont pas créées pour demeurer toujours ici-bas.

Le mal, après s'être répandu dans nos villes, tend à gagner les campagnes. Tous les bons esprits se liquent pour conjurer ce flot de démoralisation et d'impiété, et le petit livre que nous signalons à nos lectrices, et qu'elles aimeront à répandre autour d'elles, est un effort en faveur de cette généreuse croisade. L'auteur a cherché à prouver l'heureux effet du dimanche sur l'âme humaine, et le petit drame qui encadre cette vérité est bien choisi et bien conduit. Ce livre, mis entre les mains des ouvriers, donné en prix aux enfants d'une école pauvre, pourra produire d'excellents fruits. Aux personnes d'une intelligence élevée, nous recommanderions la *Loi du repos*, par le cardinal Giraud ; elles y trouveront, avec l'éclat et la richesse du style, la solidité de pensées et de raisonnement qui distinguaient l'éminent prélat dont l'église de Cambrai a si récemment déploré la perte.

E. R.



## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### EL SAUCE.

Todo aspira vida nueva  
Con la purpura del sol :  
La niebla blanca se eleva,  
Mientras el cefiro la lleva  
Entre nácar y arrebol.

Vese al lejos la barquilla  
Las arenas de la orilla  
Con ancha vela dejar,  
Y entorchando va su quilla  
Las espumas de la mar.

Lentamente su capullo  
Abre la tímida flor  
De la brisas al arrullo :  
Todo en la tierra es murmullo ;  
Todo en el ciel esplendor.

Solo tú, sauce doliente,  
Insensible á tal belleza,  
No alzas al ciel tu frente :  
En la orilla tristemente  
Bajas tu hermosa cabeza.

En vano bañan tus ramas  
Las ondas puras del río,  
Que vuelven del sol las llamas,  
Y se rizan, como escamas,  
A las auras del estío.

Creces, o sauce, doblado,  
Como la yerba en el mar ;  
Siempre ante el viento inclinado ;  
Al dolor predestinado,  
Fué tu existencia llorar.

Mas sensible que las flores,  
Tú no insultas la afliccion  
Con perfumes, con colores ;  
Tú comprendes los dolores  
De un canzado corazon.

Tu vida es la del mortal,  
Como el, tuyo es su gemir ;  
Y esa existencia fatal  
Es la vida universal ;  
Es nacer, sufrir, morir.

BERMUDEZ DE CASTIO.

### LE SAULE.

Tout aspire une vie nouvelle avec les rayons soleil.  
La blanche vapeur du brouillard s'élève, portée par le zéphyr entre la nacre et la pourpre.

Voyez au loin la barque s'éloigner à pleines voiles des sables du rivage, faisant tournoyer sous sa quille l'écume de la mer.

Au souffle des brises, la timide fleur sort lentement de son bourgeon ; sur la terre tout est murmure, dans le ciel tout est splendeur.

Toi seul, ô saule plaintif, toi seul, insensible à tant de beautés, tu n'élèves pas ton front vers les cieux, mais tu l'abaissez tristement vers la terre.

En vain tes rameaux se baignent dans les ondes pures du ruisseau qui semblent rouler les rayons du soleil et qui se rident, comme des écailles de poissons, au souffle de l'été.

O saule, tu crois plié comme l'herbe au bord de la mer, toujours incliné sous le vent. Voué à la douleur, ton sort est de pleurer.

Plus sensible que les fleurs, tu n'insultes pas à la tristesse par des parfums et des couleurs brillantes ; tu sais comprendre les douleurs d'un cœur brisé.

Ton sort est celui de l'homme, ta tristesse est la sienne. Et cette existence d'affliction est l'existence universelle : naître, — souffrir, — mourir !

Mlle LOUISÉ MERCIER.

## PAUVRE PÈRE !

Il est des souvenirs, à la fois tristes et doux, qui laissent dans la mémoire une trace ineffaçable. Sur la route où le temps nous entraîne, parfois ils nous reviennent au cœur, — comme le son lointain de l'angélus du soir, qui fait penser à Dieu.  
Tel est pour moi le court épisode que je vais raconter.

J'arrivais à Paris du fond de ma province, — voilà bientôt quinze ans, — muni d'une bourse un peu légère, mais riche de ce trésor de la jeunesse qui s'appelle l'espérance. Pour m'envoyer dans la grande ville achever le cercle de mes études, Dieu sait quelles privations s'imposait ma pauvre mère, devenue, à cette heure, mon ange gardien là-haut ! Au moment



de mon départ, après m'avoir embrassé comme on embrasse son fils lors d'une première séparation, elle m'avait remis une lettre pour M. Dumanoir, un de ces rares savants que l'Europe nous envoyait alors. Madame Dumanoir, morte d'une maladie de poitrine depuis environ six ans, avait été l'amie intime de ma mère. Elles s'étaient connues toutes jeunes filles dans un pensionnat du faubourg Saint-Germain, et cette amitié de leur enfance n'avait fait que s'accroître avec l'âge et la raison. Mariées vers la même époque, l'une en province, l'autre à Paris, elles avaient resserré plus que jamais, en dépit de l'éloignement, l'union de leurs deux belles âmes; et l'absence, cette pierre de touche du cœur, les avait éprouvées sans péril. Jusqu'à la mort de madame Dumanoir, la correspondance entre les deux amies avait été fréquente et sans interruption.

Ma première visite, le lendemain de mon arrivée, fut pour M. Dumanoir. Je n'oublierai jamais l'impression que produisit tout d'abord sur moi cette noble et pâle figure, creusée par une douleur incurable; ce front large et intelligent, qu'agrandissait encore une calvitie précoce; ce regard ferme, profond, et en même temps d'une douceur inexprimable. Il lut avec émotion la lettre de ma mère, qui réveillait en lui de chers et douloureux souvenirs; puis il me tendit la main.

« Aimez bien votre mère, monsieur Albert Souvrel, — me dit-il d'un ton pénétré; — c'est un noble cœur, et celle que je pleure encore, mon Amélie, qui s'y connaissait, avait su justement l'apprécier. Aimez-la bien, mon enfant, pendant que vous avez le bonheur de la posséder en ce monde. Les accidents de la vie sont nombreux et imprévus. Il arrive un moment, dans ce pénible voyage d'ici-bas, où la seule consolation de celui qui reste isolé sur la route, c'est de pouvoir se dire : — Tant qu'ils ont marché près de moi, ceux que j'aimais n'ont pas cessé d'être heureux. »

Mes relations avec M. Dumanoir prirent de jour en jour un caractère plus intime. Je savais que toutes ses journées étaient remplies par un travail assidu, refuge de cette grande âme brisée. Mais deux ou trois fois par semaine j'allais passer ma soirée chez lui, dans le modeste logement qu'il occupait sur le boulevard Montparnasse. Nous causions, ou plutôt je l'écoutais causer durant de longues heures qui s'écoulaient comme des minutes; il me dirigeait dans mes études, et me prodiguait les trésors de son érudition sans égale. Car c'était un de ces savants laborieux, un de ces bénédictins laïques, comme on n'en voit presque plus depuis le seizième siècle; c'était un digne descendant de ces robustes ouvriers de l'intelligence qui travaillaient quatorze heures par jour, et se plaignaient encore, à l'exemple de Titus, d'avoir perdu leur journée. Ami d'Eugène Burnouf, correspondant de Bopp, il s'était fait connaître depuis longtemps par d'importants travaux d'histoire littéraire et de haute philologie. Pour moi, je lui dois en grande partie cet amour de l'étude qui m'a procuré plus tard tant de jouissances, et auquel je suis redevable encore des plus heureux moments de ma vie.

J'avais toujours évité jusqu'alors de réveiller chez M. Dumanoir, par des questions cruellement indiscretes, un passé dont l'image semblait d'ailleurs le poursuivre sans cesse; — fardeau moral sous lequel sa santé pliait, chaque jour, d'une manière alar-

mante pour ses amis. Un soir pourtant, à la suite d'une conversation plus intime qu'à l'ordinaire, je lus dans ce pauvre cœur, qui depuis si longtemps se dévorait lui-même en silence, un besoin d'épanchement auquel mon affection, plus encore que ma curiosité, me faisait un devoir de me prêter sans réserve. La douleur est bien moins amère quand elle se sent écoutée et comprise. Il se leva tout à coup, suffoqué par des sanglots qu'il essayait en vain de refouler au fond de sa poitrine; et, de son cabinet de travail, où nos soirées se passaient habituellement, il me conduisit dans sa chambre à coucher.

« Regardez ! » murmura-t-il en me montrant d'une main tremblante deux miniatures suspendues au-dessus du chevet de son lit et encadrées dans une guirlande de myosotis artificiels.

C'était le portrait de madame Dumanoir, et celui d'Eugène, son fils unique, mort, il y avait environ six mois, dans sa dixième année.

Il y avait entre ces deux figures angéliques une ressemblance si complète, que, sans la différence naturelle d'âge et de costume, on aurait pu se demander où était la mère, où était l'enfant.

Une autre différence, beaucoup plus sensible, me frappa dans celui-ci : le front, d'une blancheur d'albâtre, présentait un développement extraordinaire.

Nous rentrâmes dans le cabinet.

« Quand ma pauvre Amélie mourut, — continua M. Dumanoir, — elle me laissa, comme vous voyez, son vivant portrait dans notre Eugène, notre unique enfant, doublement chéri, doublement idolâtré par son père. Et cette ressemblance ne s'arrêtait pas aux traits du visage. Chez l'enfant comme chez la mère, même trésor de sensibilité, même richesse de cœur.

» De plus, dans Eugène, une puissance de pensée, une plénitude de facultés intellectuelles qui m'épouvante encore, et ne me laisse aucun doute sur la prodigieuse enfance de Pic de la Mirandole.

» La nature a de mystérieux caprices, mon cher Albert; et ce n'est pas seulement dans l'ordre physique qu'elle produit des géants.

» Eugène avait tout au plus cinq ans lorsqu'il perdit sa mère. Jusqu'alors, je ne m'étais occupé que de son éducation matérielle; je m'aperçus bientôt, pour mon malheur, que son intelligence grandissait tous les jours, en dépassant de bien loin son âge et ses forces. C'étaient à chaque instant, non pas seulement de ces saillies imprévues qui étonnent tous les pères, mais des questions d'une si vaste portée, d'une si terrible profondeur, que, saisi d'effroi, j'essayais d'éluder la réponse par tous les moyens imaginables.

» — Tu sauras cela plus tard, lui disais-je; plus tard, quand tu seras grand, je te le promets.

» Le pauvre enfant me regardait en silence, de ses grands yeux bleus, où perçait un timide reproche. Puis, des jours entiers, il restait immobile et rêveur; et quand je lui demandais :

» — A quoi penses-tu donc, mon Eugène ?

» Il me répondait, de sa voix douce et résignée :

» — Je cherche à me répondre tout seul.

» Que faire ? Il fallait céder; il fallait lui donner, dans toute leur étendue, les solutions qui le préoccupaient. Alors ses yeux s'animaient d'enthousiasme, sa figure d'une pâleur transparente se colorait comme la neige aux reflets d'un incendie, un soupir de soulagement s'échappait de sa poitrine, et sur ses lèvres



d'une finesse exquise revenait son divin sourire, — le sourire de sa mère !

» O mon ami ! vous pensez bien que je n'aurais jamais voulu confier à des mains étrangères le soin d'une nature si frêle et si précieuse. Je compris la redoutable gravité de mes devoirs, et consacrai dès lors tous mes instants, mes jours, mes nuits, ma vie entière à mon fils. Moi seul pouvais mesurer sa dose quotidienne d'aliments à cette intelligence d'une avidité dévorante, d'une compréhension sans bornes. Et cependant, malgré des précautions et des efforts inouïs, elle s'élançait toujours, toujours plus loin que je n'aurais voulu. Vous dire avec quelle rapidité de conquérant ce jeune esprit envahissait le monde de la pensée, — Albert ! ce serait une chose impossible et superflue : vous ne me croiriez pas ! Il atteignait à peine sa neuvième année, qu'il traduisait couramment les chefs-d'œuvre antiques et ceux de la littérature allemande, pour laquelle il se sentait une prédilection particulière. Ce n'est pas tout : en même temps qu'il embrassait déjà dans sa vaste mémoire l'histoire universelle par grandes masses, et la chronologie de tous les faits principaux, il s'avancait à pas de géant dans l'immense domaine des sciences proprement dites. En vain j'espérais parfois le voir s'arrêter devant des difficultés de premier ordre, et donner ainsi quelque trêve à cette fièvre d'apprendre qui consumait sa vie. L'obstacle irritait son orgueil et centuplait sa force de volonté ; les muscles de sa figure frémissaient d'une sainte colère ; il luttait, il luttait sans cesse, — et le malheureux enfant comprenait tout !

» Albert, — continua le savant avec une sorte de terreur, — cet enfant était plus fort que moi ; je ne pouvais l'arrêter. Et chaque jour, mon Dieu ! je le voyais plus débile et plus chétif. Trop hâtée d'éclorre, cette pensée colossale brisait son étroite enveloppe de matière. J'essayais de le distraire, de l'arracher à lui-même par des promenades, par des jeux avec les enfants de son âge ; peine inutile ! le corps se laissait faire, l'âme était ailleurs. Je m'efforçais de le gronder ; mais il était si doux, si aimant, il m'enlaçait de caresses si angéliques, que je n'avais pas le courage de continuer sur ce ton. Une autre fois, je lui enlevais ses livres, — pour les lui rendre à la première larme. Ah ! faible et mauvais père que j'étais ! je n'ai pas su aimer mon fils, — et je l'ai perdu ! »

M. Dumanoir s'interrompit à ces mots, et resta quelque temps comme abîmé dans sa douleur. Je le regardais en silence. Que lui dire ? et quelle consolation trouver pour un désespoir aussi profond ? Il reprit bientôt d'une voix un peu plus ferme :

« Un seul espoir, une seule chance de salut me restait encore. Eugène avait conservé dans son cœur un culte ardent pour la mémoire de sa mère. Si jeune qu'il fût lorsque nous éûmes le malheur de la perdre, cette douce image semblait l'accompagner partout. La nuit, dans ses rêves, il avait avec elle des entretiens qui me faisaient frémir. Souvent aussi, le jour, son regard se fixait d'une manière étrange.

» — Que regardes-tu ? lui disais-je.

» — Ma mère ! me répondait-il à voix basse. Elle me parle, elle me dit qu'elle est bien heureuse, et qu'elle le serait encore davantage si tous deux nous étions auprès d'elle. Oh ! qu'elle est belle, ma mère, et que sa voix est douce ! Oh ! père, si tu la voyais, si tu l'entendais comme moi !

» Un matin, après déjeuner, je le pris sur mes genoux, et, promenant mes doigts dans sa chevelure blonde, je lui dis d'un ton mystérieux :

» — Enfant chéri ! je l'ai vue, ta mère ; je l'ai entendue à mon tour, cette nuit même. Elle était là, debout, près de ton petit lit blanc. Sais-tu ce qu'elle disait ? Elle disait tout bas, tout bas, pour ne pas t'éveiller, que son Eugène l'affligeait beaucoup, qu'il la faisait souvent pleurer.

» — Oh ! dit-il en m'interrompant, pour déconcerter d'un mot tout mon stratagème, on ne pleure pas où est ma mère. Et pourquoi, d'ailleurs, aurait-elle pleuré ?

» — Parce que tu veux te rendre malade ; parce que tu fais de la peine à ton père, à ton pauvre père, qui t'aime tant !

» Il me regarda d'un air étonné ; ses grands yeux, pleins de doute, semblaient lire au fond de mon âme.

» — Elle t'a dit cela ? me demanda-t-il.

» — Oui, mon enfant.

» — C'est étrange. Je l'ai vue aussi, moi ; mais elle m'a dit toute autre chose.

» — Et quoi donc ?

» — Qu'elle m'attendait depuis longtemps ; que mon bonheur avec elle surpasserait toutes mes espérances... Et puis, elle m'a dit encore... Oh ! père, voilà pourquoi je voudrais bien mourir...

» Je me sentis frissonner de tous mes membres.

» — Elle t'a dit, mon Eugène ?...

» — Qu'ici-bas nous ne pouvions rien savoir, mais que là-haut on savait tout !

» Je l'étreignis à lui faire mal : il me semblait en ce moment que la mort l'arrachait de mes bras.

» — Tu pleures ? me dit-il tout à coup de sa douce voix émue. Pourquoi pleurer, si je vais rejoindre ma mère ?

» — Et moi, cruel enfant ! moi qui resterais seul !

» — Pauvre père ! me répondit-il avec un sourire que je n'oublierai de ma vie ; prends patience... Nous t'attendrons !

» Je me tus consterné... J'étais vaincu.

» Que vous dirai-je mon ami ? Ce qui devait être arriva : Eugène fut attaqué d'une fièvre cérébrale contre laquelle tous les secours de l'art se trouvèrent impuissants... Une nuit, — affreux souvenir ! — je le veillais avec angoisse. Tout à coup, je l'entendis m'appeler d'une voix à peine distincte. Je me penchai sur lui. Ses pauvres petits bras, blancs et maigres, se serrèrent convulsivement autour de mon cou.

» — Père, murmura-t-il, la vois-tu ?... Elle est là... elle m'appelle... Oh ! quel sourire !... Pourquoi donc est-elle si grande ?... La lumière m'éblouit... On est heureux là-haut... Et puis, on sait tout... Je m'en vais... A bientôt, père !... Au revoir !...

Ses bras inertes étaient retombés sur le lit... Je me relevai plein d'épouvante... Immobile, les yeux fixes et grands ouverts, mon enfant, mon pauvre enfant était mort !...

Ici encore, le malheureux père s'arrêta malgré lui. Quand ses larmes l'eurent un peu soulagé :

« Venez ! » me dit-il.

Il me fit passer dans un cabinet attenant à celui où nous étions, mais beaucoup plus petit.

« Vous avez vu tout à l'heure, poursuivit-il d'une voix altérée, que le lit de mon Eugène était resté à la même place, près du mien. Il me semble encore, tous les soirs, le voir s'endormir sur son oreiller blanc, la



tête tournée vers moi ; il me semble entendre, comme autrefois, le doux bruit de sa respiration. Voici maintenant son petit cabinet de travail, d'où j'avais tant de peine à l'arracher ; voici ses livres, ouverts à la même page ; ses papiers, dans le même ordre ; sa plume, les dernières lignes qu'il a écrites... Oh ! prenez garde... ne dérangez rien... »

Puis il murmura des paroles sans suite, croisa les bras, et sa tête affaissée retomba sur sa poitrine.

Je sentis qu'en ce moment il avait besoin d'être seul.

Profondément ému par le récit douloureux que je venais d'entendre, je m'approchai de M. Dumanoir, et lui serrai la main en silence. Absorbé par son idée fixe, il s'aperçut à peine de mon départ.

En rentrant à mon hôtel de la rue de la Harpe, je trouvai dans la loge du concierge une lettre de ma mère, où ma présence au pays était réclamée le plus tôt possible, pour d'importantes affaires de famille. Je partis le lendemain, sans avoir pu faire mes adieux à M. Dumanoir, qui venait de sortir au moment de ma visite, et que je dus instruire par un billet de ce voyage précipité.

Mon absence dura six mois, pendant lesquels j'écrivis plusieurs lettres à M. Dumanoir, sans recevoir de réponse. De retour à Paris, je cours savoir de ses nouvelles. En m'apercevant, le concierge de la maison, brave homme avec qui mes fréquentes visites m'avaient rendu familier, m'arrêta sur la première marche, et me dit avec tristesse :

« Ne montez pas, monsieur Albert... vous ne trouveriez plus M. Dumanoir.

— Est-ce qu'il ne demeure plus ici ? demandai-je.

— Hélas ! non... depuis trois semaines au moins...

Du reste, voici un petit mot de sa part, qu'on m'a chargé de vous remettre. »

C'était une lettre cachetée de noir. Je l'ouvris en tremblant. Elle me disait :

« Mon cher Albert,

« Pardon de ne pas vous avoir répondu. J'étais trop » faible... Et maintenant encore, j'emprunte, pour » vous écrire, une main étrangère. Quand vous revien- » drez, j'aurai changé de logement. Ma nouvelle » adresse est au cimetière Montparnasse, où j'ha- » bite avec ma femme et mon fils. Ne m'oubliez pas, » et venez nous voir quand vous n'aurez rien de » mieux à faire.

» Votre vieil ami,

» CHARLES DUMANOIR. »

Le cœur affreusement serré, je me rendis en hâte au cimetière. Avant d'entrer, je me procurai trois couronnes d'immortelles. On m'indiqua la sépulture de la famille Dumanoir. Elle était fort simple : c'étaient trois dalles entourées d'une grille. Celle de gauche abritait la mère, celle de droite le père, et celle du milieu l'enfant. Sur la tombe de l'enfant étaient gravés ces mots, dont l'allusion ne m'était pas inconnue :

NOUS T'ATTENDONS.

Et sur celle du père :

ME VOICI.

Je déposai pieusement mes trois couronnes, et je sortis, les yeux pleins de larmes. Toute la nuit suivante, je rêvai de ma mère. Un funèbre présage semblait planer sur moi...

Mon Dieu ! je ne m'étais pas trompé !...

JOSEPH BOULMIER.

## L'ABBAYE D'ORVAL.

Egarons-nous un instant dans les belles forêts qui entourent Arlon et Neufchâteau, et ne forment qu'une partie de cette immense forêt des Ardennes aussi vieille que l'Europe. Là se dressent devant nous des groupes massifs d'arbres que la cognée a toujours respectés, et l'aspect sauvage de ces lieux ferait croire au voyageur que ses pas sont les premiers qui foulent cette terre.

Admirez ces arbres plus que séculaires, ce feuillage si épais que le soleil peut à peine à de rares intervalles y glisser un rayon brisé. Quelle riche et luxuriante végétation ! Chênes chargés de tant d'années, que d'événements n'avez-vous point vus se dérouler à vos pieds ! Que de grands enseignements les siècles que vous avez regardés fuir, n'ont-ils pas dû vous donner, à vous qui restiez debout au milieu de tant de générations d'hommes tombées tour à tour ! Partout où se portent nos regards, partout grandeur de Dieu et faiblesse de l'homme, partout fragilité des monuments qu'élève la créature, et durée immortelle dans les œuvres du Créateur !

Depuis le jour où quelques religieux Bénédictins, sortis de la Calabre, formèrent le berceau de l'abbaye

d'Orval, dont les décombres aujourd'hui sont amoncelés sur le sol, l'aspect de la vallée solitaire qu'ils avaient choisie pour demeure a bien changé ; là où la charue n'a point passé, la nature livrée à elle-même a développé une végétation vigoureuse ; nulle part le sol n'est resté nu ; partout la vie circule, travaille avec force. Les enfants du village y trouvent des fruits sauvages pour eux, du bois sec pour le foyer de la famille ; les brebis une herbe abondante ; l'oiseau des graines pour nourrir ses petits et de la mousse pour tapisser son nid. Chaque année l'automne arrache les feuilles des arbres, l'hiver ensevelit sous la neige les plaines et les coteaux, l'image de la destruction apparaît partout où se portent les regards ; mais bientôt des bourgeois roses viennent poindre aux rameaux, la neige se fond pour laisser croître librement aux rayons du soleil la végétation naissante et riche déjà qui germait sous sa couche blanche. La nature demeure toujours forte, toujours jeune et belle, et les monuments des hommes tombent en poussière lorsque Dieu trouve leur destinée assez longue ; la nature toujours constante dans ses lois, les institutions humaines s'écroulant et disparaissant, nous rappel-



lent à celui dont la main puissante a donné la vie à tout et l'immortalité à l'homme?

Vers 1070, quelques bénédictins se fixèrent dans la vallée, où les ruines informes de leur magnifique abbaye attestent encore leur passage. La vallée qu'ils occupaient était cachée d'un côté par des montagnes, et de l'autre par les bois qui fournaissent à leurs plus strictes besoins. Le comte de Chiny, Arnould II, édifié de l'austérité de ces religieux, les prit en grande estime et leur fit don de la vallée où ils s'étaient retirés. La duchesse Mathilde, parente d'Arnould, vint à cette époque passer quelque temps auprès de lui, pour se consoler de la perte de Godefroi (1), son mari, et de celle de leur fils unique, âgé de huit ans, qui s'était noyé peu de temps auparavant dans les flots de la Sernoy. Pendant le séjour de la duchesse à Chiny, le comte lui parla des religieux, et l'engagea à les aller visiter. La duchesse Mathilde accueillit avec joie ce projet de pèlerinage, et lorsqu'elle fut parmi les bénédictins, elle fut pénétrée de vénération pour leurs vertus, qu'ils voilaient vainement sous leur modestie. Avant son départ, attirée par l'onde limpide et murmurante d'une fontaine, elle se reposa sur ses bords, et y plongea à plusieurs reprises des mains brûlantes. Tout à coup son anneau nuptial glissa dans l'eau et disparut malgré les efforts qu'elle fit pour le ressaisir.

La voyant désespérée de la perte de ce dernier et pieux souvenir du temps où elle était épouse et mère, on lui conseilla de prier avec ferveur la Vierge Marie devant sa statue qui se trouvait placée dans le réfectoire des bénédictins. Elle s'agenouilla donc avec confiance devant l'image sainte, et lorsqu'elle retourna près de la fontaine, elle vit son anneau flotter à la surface de l'onde. Sa joie fut si vive qu'elle voulut, pour en consacrer le souvenir, donner à ces lieux le nom de Vallée d'Or; de là l'abbaye porta celui d'Orval, et prit pour armes: d'argent à un ruisseau d'azur, d'où sort une bague d'or, à trois diamants au naturel. Par reconnaissance pour leur sainte patronne, la duchesse

fit aux bénédictins des dons immenses en priant le comte Arnould de les protéger de plus en plus. Les largesses qui leur avaient été octroyées les engagèrent à construire une église avec un monastère; mais avant son achèvement, leur supérieur les rappela en Calabre, et saint Bernard chargea l'abbé de Trois-Fontaines, au diocèse de Châlons, d'y envoyer quelques moines pour y établir la règle de *Cîteaux*. Depuis lors, les empereurs de la maison de Luxembourg et plusieurs seigneurs opulents la dotèrent tellement que cette abbaye devint une des plus riches de la Belgique. A son entrée se trouvaient de nombreuses dépendances: fermes, granges, étables, forges, brasseries, hôtellerie pour les voyageurs, logements pour les ouvriers. Ses portes toujours ouvertes à l'indigent répandaient au loin les bienfaits multipliés, que la main généreuse des moines d'Orval dispensait sans cesse sur la population qui les entourait.

Nulle abbaye n'a su se concilier l'estime du peuple comme celle d'Orval, et maintenant encore qu'elle gît mutilée dans la vallée (1), maintenant que ces moines ont à jamais disparu, allez sous les humbles toits où leur souvenir est encore vivant, la tradition vous y apprendra comment ces religieux étaient la main visible de la Providence.

La franchise, la confiance et la bonté d'âme sont les traits saillants du caractère de l'Ardennais; il n'est donc pas étonnant que sa reconnaissance survive aux événements qui ont renversé les murs vénérés dont l'aspect lui rendait dans le malheur le courage avec l'espérance. Aujourd'hui la destinée de l'abbaye d'Orval est accomplie!... Dieu, qui l'avait élevée à un si haut degré de splendeur, a rendu aux ronces le sol qu'elle occupait; sa mission était sans doute terminée dans ce monde! l'heure était arrivée où cette abbaye devait rendre à la terre le ciment qui enchainait ses pierres!

LOUISA STAPPAERT.  
(M<sup>me</sup> RUELENS.)

(1) Godefroi, surnommé le Bossu, duc de la basse Lorraine, était un prince disgracié par la nature, mais doué d'une bien belle âme. Des qualités éminentes, une haute

intelligence et un noble cœur faisaient de lui un des princes les plus distingués de son époque.

(1) Les troupes républicaines l'incendièrent en 1793.

## LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Février 18...

J'ai fait aujourd'hui quelques dispositions, les unes riantes, les autres graves, d'où il est résulté pour moi un courant d'idées tour à tour gaies et mélancoliques. J'ai arrangé le berceau, le joli nid où doit reposer l'hôte charmant, l'enfant béni dont j'attends la venue... Ce berceau est un présent de ma mère; elle a tricoté le beau couvre-pied, elle a brodé la taie d'oreiller et façonné elle-même les rideaux de soie verte... Tout est l'œuvre de ses mains, et son bon goût l'a bien inspirée, car ce berceau est gracieux comme l'enfance elle-même... J'ai disposé aussi les

premiers vêtements, les langes, les brassières, la petite robe, le bonnet si petit, sous lequel je verrai ce visage, inconnu encore et déjà tant aimé. Tout est prêt... Mais d'autres affaires m'ont aussi occupée: j'ai réglé tous les comptes de la maison, et payé jusqu'au moindre mémoire; je veux qu'on trouve tout en bon ordre, si Dieu disposait de moi; puis, je me suis confessée... Maintenant, j'envisage l'avenir d'un œil tranquille, avec beaucoup plus d'espérance que de crainte... Julien n'a vu que le côté riant de mes préparatifs; je l'ai mené devant le berceau, je lui ai fait voir la layette complète... Il est plein de joie, mon bon mari, et il voit déjà, en idée, un futur avocat dormant



dans ce petit lit, et préludant à ses flots d'éloquence par ces bégaiements et ces gestes incertains qui intéressent tant un père et une mère... Quant à mes préparatifs plus sérieux, mon Julien les connaîtrait toujours trop tôt, si l'événement venait à les justifier...

Février 18...

Ce soir, grande discussion en famille sur le nom à donner au garçon ou à la fille que nous attendons. Ma belle-mère, dans sa jeunesse, a lu quelques romans anglais dont elle a gardé un tendre souvenir, et elle proposait des *Rosalba*, des *Paméla*, des *Malvina*, des *Oscar*, des *Oswald*, des *Edwin*... Eléonore aime assez le moyen âge, elle chante volontiers des romances en vieux français, et elle affectionne les petits meubles contournés en ogive et percés de feuilles de trèfle. Donc, *Alix*, *Berthe*, *Yseult*, *Hugues*, *Raoul*, *Tristan*, étaient ses noms favoris, heureux qu'elle nous ait épargné les reines *Genièvre* et *Mélisende*, les princes *Ogier* et *Lancelot*. Mon père ne haïssant pas les noms classiques, *Hector*, *Horace* avaient quelque charme pour lui ; mais enfin tout le monde s'est rangé à l'avis de mon mari, et il est décidé que si j'ai un fils, il portera le nom du père de Julien : *Robert* ; si c'est une fille, le nom de ma mère : *Antoinette*. J'aime ces souvenirs qui se perpétuent, et il est doux de retrouver en son enfant le nom et souvent les traits d'un aïeul ou d'une mère, et de fortifier ainsi la chaîne qui lie les unes aux autres les générations humaines...

2 avril 18...

Grâces soient rendues à Dieu ! J'ai fait aujourd'hui mes relevailles, j'ai porté à l'église mon beau *Robert*, et je l'ai offert à Dieu de toute l'effusion de mon âme... Avec quelle ferveur, jusqu'alors inconnue, j'ai prié pour mon enfant ! Avant tout, Seigneur, faites qu'il soit bon ! Je ne suis pas assez parfaite pour ne point souhaiter qu'il soit brillant, heureux, beau, spirituel, mais je sens que, pour plaire à Dieu et aux hommes, une chose est nécessaire avant toutes les autres : la bonté du cœur, le dévouement, la sensibilité pour les maux d'autrui, et c'est à Vous, ô Source de toute bonté, que je demande pour mon fils les qualités du cœur, afin qu'il vous aime, qu'il vous serve, qu'il aime et serve ses frères ! Mon enfant ! mon enfant chéri ! tes traits si doux ont déjà l'ineffable caractère de la bonté ; puisses-tu la conserver parmi les épreuves d'ici-bas ! puisse la vie (et que la tienne soit longue !) t'apporter la sagesse, l'expérience, et jamais l'amertume !... Mais *Robert* se réveille...

Avril 18...

Quelle joie la naissance de ce cher enfant a répandue sur nous ! Mon père et ma mère sont bien heureux de contempler leur petit-fils et de me voir moi-même dans ces fonctions maternelles pour lesquelles maman est un si excellent guide... Ma belle-mère ne se rassasie pas de voir l'enfant de son Julien, et déjà elle s'étudie à chercher des ressemblances dans ses traits à peine formés... Hier, elle me disait avec un sentiment profond qui m'a attendrie : — Il ressemblera à mon pauvre mari ! Pour moi, je ne trouve encore aucune ressemblance dans ce cher petit visage, et pourtant je passe des heures à le contempler ! Il est

beau, paisible, souriant et tel qu'on peint les anges, avec son front blanc et poli, semblable

Au beau lac de Nêmi, qu'aucun souffle ne ride ;

avec ses yeux bruns, limpides, immenses, ses joues fermes et colorées d'une délicate teinte de rose, et cette bouche vermeille, qui sait déjà sourire... Cher enfant ! Que seras-tu ? Je te chante quelquefois la chanson du berceau, qui peint si bien le rêve de toutes les mères...

Ange des cieux, que seras-tu sur terre ?  
Homme de paix, ou bien homme de guerre ?  
Prêtre à l'autel ? beau cavalier au bal ?  
Brillant poète ? orateur ? général ?...  
En attendant, sur mes genoux,  
Ange aux yeux bleus, endormez-vous !

Que sera-t-il ? Pourvu qu'il vive, qu'il m'aime et qu'il soit bon, qu'importe ?

Mai 18...

Mon pauvre *Robert* passe de mauvaises nuits ; il n'a plus de repos, ni moi non plus... Je le berce et le promène... Julien voudrait partager mes soins comme il partage mes inquiétudes, mais puis-je consentir qu'il soit privé de sommeil, lui qui prolonge ses études et ses veilles jusqu'au milieu de la nuit, et dont les journées se passent dans des travaux souvent bien arides ? Non, ces premiers soucis que donne l'enfance n'appartiennent qu'aux mères : fatigues, veilles, chagrins, mauvais pressentiments qu'on n'ose dire à personne, forment le lien indestructible qui unit la mère à l'enfant... C'est à dater du moment où je suis devenue mère que j'ai compris ce que je devais à mes parents, à ma bonne mère, pour qui, moi aussi, j'ai été un objet d'alarme et d'amour... Je pense bien souvent à elle durant ces nuits passées auprès de *Robert*, à le bercer, à le promener à pas lents, à lui chanter à demi-voix toutes mes chansons de nourrice, jusqu'à ce que l'aube se lève au ciel, et que l'enfant, lassé, trouve enfin le sommeil dans mes bras...

Juin 18...

Inévitable résultat de mes préoccupations nouvelles ! je vois mon mari bien moins qu'autrefois ; l'enfant exige des heures qui, jadis, nous appartenaient à nous deux... Depuis l'arrivée du printemps, je n'ai pas fait une seule promenade avec Julien : il n'est libre que le soir, et le soir *Robert* me réclame. Il faut le déshabiller, le coucher, le bercer... Je pourrais le confier à une bonne, mais une bonne me remplacerait-elle ? Je sors, mais au milieu de la journée, quand l'air et le soleil peuvent faire du bien à mon fils ; le soir, je n'ose le quitter, et je tâche que son père ne soit pas importuné de ses cris... Quelquefois j'obtiens une heure de paix ; alors, comme autrefois, je puis causer avec mon mari, lire ou faire de la musique pour lui... Heures bien douces, mais bien rares... Je n'ose ni ne puis astreindre Julien à la même chaîne, je l'engage à sortir, à aller voir ses amis, à faire quelques visites... il cède à mes bonnes raisons, il sort, mais que son retour me fait plaisir ! Je n'ai jamais entendu son coup de sonnette sans une émotion de bonheur ! Mon bon Julien ! il ne sait pas combien je l'aime ! Vous le savez,



vous, mon Dieu! invisible témoin, unique confident de nos plus intimes pensées, vous savez combien ce cœur aime ce qu'il aime. Ah! faites que ma tendresse tombe sur ces têtes chéries, sur le père, l'époux, l'enfant, comme un flot de bonheur et de bénédictions; qu'ils ne sachent de mon amour que ce qu'il renferme de doux et de dévoué, et que ses inquiétudes, ses alarmes, ses craintes sans motifs ne soient goûtées que par moi seule!

Août 18...

Pour la première fois, depuis vingt mois de mariage, Julien m'a adressé une observation, sinon sévère, au moins raide dans la forme, et qui a fait monter à mon cœur, un peu faible parfois, une larme, la première... J'avais oublié un détail qui le concernait, et il m'a dit :—Je suis étonné, ma bonne amie, que tu aies pu négliger cela! Et moi aussi, j'étais étonnée, péniblement étonnée, en entendant cette voix, toujours si amicale et si douce, prendre une nuance d'aigreur et de sécheresse... L'impression n'a pas duré, Julien est redevenu ce qu'il est toujours, affectueux et bon; mais, moi, je serai sur mes gardes, afin qu'il ne soit plus étonné... Mon Dieu! faites de moi une bonne femme, puisqu'on dit que les bonnes femmes font les bons maris, et je veux avoir un bon mari...

15 août 18...

Aujourd'hui, Robert étant très-bien portant, je suis allée à la grand'messe, et j'ai beaucoup pensé à la sainte Vierge, dont on célèbre la fête. Je me la représentais dans son ménage, à Nazareth; je la voyais, humble dans sa beauté, dans sa gloire, dans sa divine maternité, toujours égale, douce, prévenante, soumise pour son mari, étant supérieure à tous parce qu'elle était meilleure que tous. Quel calme dans cette âme! Quelle disposition au sacrifice! Quel pur amour pour les siens! Que l'on serait heureux, que l'on serait bon, si la vanité, l'exigence, l'inquiétude jalouse ne venaient troubler les plus saintes affections! Ne rien demander aux autres, et leur donner tout, ce serait le secret du bonheur; ce serait même le plus adroit des calculs, car on obtiendrait toujours plus qu'on n'aurait osé demander; mais qu'il est difficile de faire abnégation de soi!

Septembre 18...

Julien profite des vacances du barreau; il se distrait un peu, il voit ses amis; je l'accompagne quand je le puis; mais, bien souvent, le ménage, les soins à donner à mon fils me retiennent au logis. Je lis, je travaille, je reçois la visite de ma mère, de ma belle-mère, d'Éléonore, et le temps se passe, non sans me durer parfois...

Septembre 18...

Hier au soir, Julien est rentré fort content de sa soirée. Il avait rencontré, chez le sous-préfet, un inspecteur des finances, M. de ..., et sa femme; or, dans cette femme, la belle compagne du fonctionnaire, Julien a reconnu mademoiselle Camille T..., qu'il avait vue autrefois à Paris, alors qu'il étudiait le droit. Il m'a raconté cela, son étonnement, la surprise de

madame de ..., les paroles gracieuses qu'elle lui avait adressées, les questions aimables qu'elle lui avait faites sur moi, et tout le récit se terminait par : — Ma bonne amie, il faut que tu la voies! Elle viendra te faire une visite, tu la recevras; elle n'est ici que de passage, il faut lui faire les honneurs de notre ville... Je ne demande pas mieux, mais pourtant j'ai regardé mon mari dans les yeux; il s'est mis à rire et il m'a embrassée. — Ai-je deviné? lui ai-je dit. Mademoiselle Camille? — J'étais bien reçu dans la maison de son père, ancien ami du mien, m'a-t-il répondu tout simplement; je voudrais pouvoir rendre à madame de ..., voyageuse à son tour, quelques-uns des plaisirs que j'ai goûtés dans sa famille. Ma mère est veuve et ne reçoit plus personne; c'est donc à nous, chère Isabelle, à garder les traditions de l'ancienne hospitalité de province. — Sans doute, mais mademoiselle Camille?... — Eh bien! mademoiselle Camille, qui a cinq ou six ans de plus que ton serviteur, m'inspira le premier sentiment romanesque que j'aie ressenti, mais jamais, jamais je n'aurais osé lui avouer ma flamme et elle l'a toujours ignorée. Je n'étais pour elle qu'un ennuyeux étudiant, fort gauche et fort taciturne, pour qui ses parents avaient des bontés. Voilà la vérité. — C'est bien, cher ami, je n'en demande pas davantage. — Comment m'aurait-elle remarqué? Elle était alors si belle et si brillante! elle est encore jolie, du reste... — Nous la verrons demain, dis-je. En attendant, regarde Robert, dont les yeux te cherchent; vois, comme il est beau!

Il le prit dans ses bras, le caressa longtemps, et il ne fut plus question de rien...

Septembre 18...

J'ai vu madame de ... elle est bien belle, fort aimable, et elle paraît surtout d'une extrême bienveillance. Elle m'a témoigné beaucoup d'amitié, mais j'étais embarrassée en sa présence, et fâchée contre moi-même de me trouver aussi gauche... J'ai fait venir Robert, paré de ses plus beaux atours; elle l'a embrassé, elle a vanté sa fraîcheur et sa beauté, puis elle a détourné la tête... Pauvre femme! elle n'a pas d'enfants!

Septembre 18...

Julien fait de fréquentes visites à l'inspecteur et à sa femme; il s'amuse chez eux; il y trouve un écho de ce monde de Paris qui ne demeure jamais tout à fait indifférent à ceux qui y ont vécu. Puis-je lui en vouloir? Non, certes. Les personnes qu'il voit ne sont-elles pas honorables? Sans aucun doute. Alors, pourquoi cette sourde inquiétude? Pourquoi suis-je contrariée quand je le vois s'habiller pour aller faire une visite à madame de...? Ah! c'est qu'il l'a aimée! c'est que peut-être, qui sait? il la regrette! Elle est mieux, beaucoup mieux que moi, quoique plus âgée; elle a l'habitude du monde, sa conversation est charmante, je parais bien nulle et bien effacée auprès d'elle... Oui, mais Julien sait que je l'aime uniquement, il m'aime aussi, je suis sa femme, comment pourrait-il avoir une pensée pour une autre? Je suis folle, mais du moins de ma folie mon mari ne saura rien! Je souffre au fond de l'âme, mais comme ma souffrance tient à mon caractère inquiet, qu'elle n'est pas justifiée, je saurai ne pas faire souffrir les autres... Mon bon mari! Ah! je ne suis pas juste envers lui!...



Octobre 18...

C'est égal, je voudrais que madame de... s'en allât. Comment une inspection peut-elle durer aussi longtemps ? Demain, nous leur donnons une soirée, soirée d'adieu, j'espère...

Octobre 18...

Je crois que la fée Guignon avait présidé à cette malheureuse soirée, que j'aurais tant voulu rendre agréable à Julien... Tout était mal ; le piano n'était pas d'accord ; les cordes de la harpe se rompaient sous l'influence de l'atmosphère ; on n'avait pas apporté la musique que j'avais demandée ; le sirop d'orgeat tournait à l'aigre ; la brioche, trop cuite, était changée en biscuit, et, pour comble de malheur, le domestique répandit un verre de sirop de citron sur la robe de soie d'une dame... Julien était mécontent, j'étais mal à l'aise... Qu'est-ce que madame de... aura pensé de moi ? Cependant, elle a traité les inconvénients de la soirée avec une facilité bienveillante qui les cachait aux yeux des autres, tandis que, moi, j'aurais volontiers pleuré de dépit. C'est une faiblesse, mais que je regrettais nos tranquilles soirées de famille ! que je regrettais même une soirée solitaire auprès du berceau de mon fils !... Maman m'a prise à part et m'a dit : « Isabelle, tu aurais dû avoir l'œil sur tes préparatifs ; il n'était pas difficile de t'assurer si le piano était d'accord, la brioche cuite à point, et si le sirop n'avait pas vieilli en bouteilles. Quand on reçoit des convives ou des invités, on se doit à leur bien-être et à leurs plaisirs... — Il est vrai, chère maman, lui ai-je dit, mais Robert a été souffrant toute la journée. Il souffre des dents, et je ne l'ai pas quitté. — Ma chère fille, mets-toi en garde contre les exagérations de certains devoirs. Tu pouvais confier Robert à la bonne ; Mariette est une fille intelligente et sûre, et pendant ce temps tu te serais occupée de ta maison et du soin de la rendre agréable à ton mari... Prends garde, chère fille ! les enfants, qui devraient être un lien, deviennent souvent, entre deux époux, un objet de discorde, ou tout au moins d'ennui, par l'exagération de sacrifices et d'abnégation des jeunes mères. Tu pourrais bien donner dans ce travers, ma pauvre Isabelle !... »

J'ai baissé la tête sur la vérité de ces paroles...

Octobre 18...

Je suis allée à l'église aujourd'hui, car j'avais besoin de répandre mon cœur devant Dieu... Il y avait bien du fiel dans ce pauvre cœur ; mais j'espère que le voilà fortifié, épuré et prêt à exécuter ses bonnes résolutions. Le calme, l'égalité d'humeur, la douceur constante, voilà ce que je me propose de pratiquer ; je veux faire à mon mari l'intérieur si doux que, nulle part, il ne se trouve mieux que chez lui. Je lutterai contre ma jalousie ; je lutterai contre *ma rivale*, mais en le rendant heureux.

Octobre 18...

Ce soir il m'a dit en rentrant : « Tu recevras demain la visite d'adieu de madame D.... — J'ai répondu quelques paroles indifférentes, et j'ai parlé d'autres choses... Nous sommes restés fort tard auprès de Robert, qui paraissait souffrant.

Octobre 18...

Je viens de passer douze heures qui marqueront dans ma vie et y laisseront une éternelle trace d'inquiétude, et de reconnaissance envers le Dieu bon qui m'a sauvée du plus affreux malheur... Ce matin, en me levant, après une nuit assez paisible, j'avais trouvé Robert fort agité et souffrant cruellement de ses dents... je n'avais cependant aucune crainte ; je m'occupai toute la matinée à le calmer sans y réussir... je le tenais sur mes genoux, lorsque tout à coup je sentis son corps se roidir, ses petits bras retombèrent inertes, son visage se couvrit d'une affreuse pâleur, et ses yeux, à demi sortis de l'orbite, m'épouvantèrent par leur fixité. « C'est une convulsion ! s'écria Mariette. » Ce mot résonna à mon oreille comme un glas d'agonie. On courut chercher le médecin, et avant qu'il fût arrivé, mon mari rentra, et me trouva avec mon fils demimort entre mes bras. Il se jeta à genoux devant moi, il baisa les pieds, les mains glacées de l'enfant, il essaya de le réchauffer ; mais pendant longtemps tout fut inutile... la roideur des membres ne diminuait pas et la pâleur violacée de la face restait la même... Mon mari jetait des cris de désespoir... moi, je ne pouvais pleurer ni parler... j'étais saisie d'un tremblement intérieur qui m'ôtait la force de m'exprimer ; je priais mentalement. Oh ! quels cris mon âme poussait vers le ciel ! Le médecin arriva... il ordonna un bain... on le prépara aussitôt ; j'y plaçai l'enfant en le tenant dans mes bras, car il glissait comme une masse inerte au fond de la baignoire... Nous attendîmes cinq minutes... un siècle d'angoisses ! enfin son corps se détendit, ses yeux se fermèrent languissamment, et une légère teinte rosée remonta à ses lèvres ! Mon mari était à genoux à côté de moi... il étendit les mains vers Robert, revenu à la vie, et il se prit à sangloter tout haut... nous étions si heureux ! Mais le médecin nous dit : « La même crise peut se représenter ; en ce cas, vous ferez prendre à l'enfant un nouveau bain, et vous lui donnerez, de quart d'heure en quart d'heure, une cuillerée de la potion dont je vais écrire la formule. » Ces paroles, dites froidement, me firent frissonner... Hélas ! elles étaient prophétiques ! Trois fois les convulsions se répétèrent, plus violentes qu'à la première crise. Pendant de longues heures, j'ai cru à chaque minute que mon fils allait expirer sous mes yeux... Quelles heures ! et que l'on serait malheureux si l'on ne pouvait prier, invoquer à son aide une puissance supérieure qui peut vous tirer de cet abîme de douleur ! Enfin, après le quatrième bain et la médication la plus énergique, Robert, vers le soir, s'endormit doucement... un souffle égal souleva sa poitrine ; une transpiration abondante s'établit, et le médecin, qui était revenu, dit avec satisfaction : « Le voilà hors d'affaire... Votre fils est bien vigoureux, madame. »

Je respirai à ces mots ; le docteur s'en alla, et je me jetai toute en larmes dans les bras de mon mari. Il me pressa fortement sur sa poitrine, et je sentis dans ses étreintes l'émotion qui remplissait son âme. Lorsque nous fûmes un peu plus calmes, nous nous assîmes auprès de la cheminée : Robert dormait toujours, et après avoir longtemps causé de l'événement du jour, Julien me demanda : « Et madame D.... ? — Elle est venue, sans doute, répondis-je ; mais, tu le comprends, je n'ai pu la recevoir. — Ah ! sans doute. Et maintenant elle est repartie pour Paris. — Tant mieux ! dis-je, involontairement.



Il me regarda d'un air surpris. « Tant mieux! répéta-t-il, et pourquoi donc? T'aurait-elle blessée en quelque chose? ajouta-t-il d'un ton inquiet et affectueux. — Non, dis-je, jamais; mais je dis tant mieux, tant mieux, pour moi, car tes visites... — Eh bien! mes visites? — Tes visites si fréquentes chez elle me faisaient quelque peine. »

Cet aveu était sorti spontanément de mes lèvres et de mon cœur; nous étions, mon mari et moi, après le péril de notre enfant et les terreurs ressenties en commun, arrivés à une de ces heures où l'intimité redouble, où la confiance devient sans bornes, où le dernier secret s'envole du fond de l'âme. Il jeta son bras autour de moi et me rapprocha de sa poitrine : « Toi, jalouse! dit-il; toi, Isabelle, tu t'es défiée de moi? — Non; je ne me suis pas défiée, mais je pensais... je craignais qu'en la voyant belle encore, toujours aimable, tu ne vinsses à regretter... — Quoi? — Qu'elle ne fût pas ta femme! »

Il haussa doucement les épaules. « Tu l'as aimée, dis-je vivement. — Aime-t-on à cet âge? J'aimais la chimère de mon imagination, et non pas Camille, et si j'ai eu quelque plaisir à la revoir, c'est qu'elle me rappelait des temps déjà lointains, des études, des projets, des rêves, la jeunesse enfin... elle évoquait le passé devant moi; voilà tout, et dans ce passé, ce n'était pas son image que je cherchais. »

Je me tus; il prit ma main : « Isabelle, pourquoi

as-tu manqué de confiance envers moi? — Je n'osais, je ne voulais pas te contrarier. — Tu croyais donc que j'y attachais de l'importance? C'était alors, et plus que jamais, le cas de m'en parler, de m'éclairer et de m'éviter le tort, le très-grand tort de te causer une peine, même involontaire. Crois-moi, Isabelle, ton bonheur est mon but, et ta confiance mon bien le plus cher. Te défieras-tu encore de ton meilleur ami? — Jamais! lui dis-je, attendrie par sa bonté, jamais! tu sauras tout, même mes craintes, les plus injustes, s'il m'arrivait d'en concevoir. — Tu me le promets? confiance entière, semblable à celle que j'ai en toi? — Toujours. »

Nous scellâmes ce doux pacte en nous embrassant et en effleurant de nos lèvres le front rasséréné de notre fils. Puis, je fis ma prière du soir. Mon mari me dit : « Aujourd'hui, j'ai prié aussi. En voyant Robert mourant, il me fallait crier au secours, et toutes les prières de mon enfance sont revenues sur mes lèvres, — Et Dieu les a entendues, dis-je. »

Je priai longtemps, inondée de la joie la plus pure; j'aimais tout, Dieu, mon mari, mon enfant; je pensais avec une sorte de plaisir à madame D....; je voudrais pouvoir lui rendre quelque grand service, je l'aime presque... et maintenant, j'espère tout de l'avenir, puisque Robert vit, que Julien m'aime et qu'il a pensé à Dieu.

EVELINE RIBBECOURT.

(La suite à un autre numéro.)

## L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855.

### FRONTISPICE.

#### §. 1<sup>er</sup>. — EXPOSITIONS ANTÉRIEURES.

L'esprit humain est ainsi fait, et c'est sa gloire, que, lorsqu'on veut le resserrer, on dégage en lui des forces inespérées, inconscientes, tout comme de ce petit filet d'eau, coulant tranquillement au sein d'une prairie, on fera tout à l'heure, avec des barrages et des écluses, un torrent impétueux propre à donner la vie aux plus grandioses usines.

C'est ce qui arriva, notamment, à la fin du dernier siècle. La France impréparée se trouva assaillie par toutes les forces de l'Europe. Le patriotisme du gouvernement fit appel à celui de la science, et la science répondit à cette avance en improvisant les moyens de chasser l'Europe du territoire sacré. Même chose fut due plus tard à une mesure qui a été souvent blâmée : le blocus continental dirigé contre l'Angleterre et servant la mère-patrie de ses produits coloniaux. Pour ne citer que les plus précieux, le sucre, la cochenille, l'indigo manquèrent simultanément. L'esprit humain se mit à l'œuvre, et le sucre de betterave remplaça tout d'abord celui des Antilles. A la cochenille on substitua la teinture de la racine de garance; un Lyonnais, Raymond, destitua l'indigo, et mit en son lieu le prussiate de fer, nommé depuis vulgairement bleu de Prusse ou bleu Raymond.

Un fait non moins remarquable est que ces deux

périodes si tourmentées, la République et l'Empire, ont vu naître et grandir l'ingénieux système des expositions universelles, d'abord exclusivement nationales, aujourd'hui tendant à englober dans une communion fraternelle et humaine l'universalité du globe.

Que l'on en ait ou non conscience, c'est la fin prochaine des luttes armées. Qu'on se rappelle les haines violentes de l'Angleterre et de la France, haines datant de la conquête des Normands, et perpétuées à travers tout le moyen âge jusqu'aux guerres géantes d'Aboukir, de Trafalgar, de Waterloo. Quarante ans de paix et d'échanges ont suffi pour concilier, en les révélant l'un à l'autre, ces deux grands peuples si pleins de contrastes, et, à ce titre, désignés par la Providence pour s'aimer, s'accorder et se compléter. Des Anglais, nous avons appris à estimer la dignité, le sérieux, l'esprit de suite, la loyauté commerciale, l'attachement aux grands principes où l'homme puise la pleine possession, la pleine disposition de sa pensée et de son être. Les Anglais, en retour, apprécient notre franchise, imprudente parfois jusqu'à l'intempérance, mais séduisante comme tout ce qui est de sang et de race, notre goût, notre esprit, notre fougue martiale, toujours à nulle autre pareille, notre imagination, nos vins, nos modes, nos objets d'art; par quoi les Anglais comprennent bien que nous ne saurions leur faire concurrence, pas plus qu'ils ne



seraient en état de lutter contre nous sur ces terrains propres.

Ainsi de chaque peuple : nul n'est déshérité, et tous ont intérêt à une comparaison qui fera ressortir les mérites spéciaux, les mérites jusqu'ici méconnus de chacun. On apprendra, par ce pacifique tournoi, qu'il ne vaut pas la peine de violenter les conditions physiques, morales, géographiques d'un pays, pour produire, à grands frais, ce qu'à deux pas de soi souvent on pourrait obtenir facilement et à bon compte. Il y a eu un temps, et ce temps n'est pas loin, où chaque province, et en remontant plus avant, chaque commune, et plus haut encore, chaque maison avait aussi la prétention de se suffire à elle-même. De toutes ces barrières fiscales, prohibitives, élevées autrefois dans le sein des États par la main de la défiance, il ne reste plus de vestiges. Ce sont les États aujourd'hui qui, à leur tour, se précautionnent et se barricadent aux frontières, moins contre l'ennemi que contre les richesses, moins contre les bombes que contre les produits. Mais l'on peut prévoir qu'avant peu il en sera de cette prétention des États à l'universalité de productions ce qui aura été de celle des provinces, des communes et des domaines. L'exemple du passé, la multiplication et le perfectionnement des voies de communication, les dispositions évidentes des peuples, et enfin les expositions universelles de l'industrie, tout concourt à ce résultat. Sera-ce un bien ? nous le croyons ; mais il est difficile que ceux-là même qui repoussent et redoutent ce résultat ne le jugent pas inévitable.

Quoi qu'il en soit, c'est à la France qu'appartient, ainsi que tant d'autres initiatives, celle des Expositions de l'industrie. La première eut lieu en l'an VI (1798), sous le ministère de M. François de Neufchâteau, alors préposé au département de l'intérieur. Il s'agissait de célébrer avec un éclat particulier le sixième anniversaire du gouvernement existant, et, dans la commission que le ministre chargea d'en rechercher les moyens, un membre eut l'heureuse et ingénieuse idée de proposer, comme annexe aux réjouissances dites populaires, une Exposition des produits des beaux-arts. Cette idée fut accueillie et étendue par l'adjonction de produits des arts industriels à l'Exposition projetée, qui eut lieu au Champ-de-Mars, le 19 septembre 1798, et dura seulement trois jours. Les objets manufacturés qui s'y firent le plus remarquer furent non les étoffes de luxe, mais les tissus de coton, produit nouveau alors ; et vingt-cinq médailles furent décernées aux artistes ou manufacturiers de Paris et de ses environs, qui seuls répondirent à ce premier appel.

Mais le principe était posé, et l'institution ne devait pas périr. Une seconde Exposition eut lieu au Louvre, en l'an IX (1801), au même titre que la première, et déjà on y vit affluer de nombreux produits départementaux. Le premier Consul en fit personnellement les honneurs à l'illustre Fox, de passage en France, et qui fut extrêmement frappé des singuliers progrès de notre industrie au milieu de tant de calamités, de luttes intestines et extérieures. On vit paraître, à ce second rendez-vous du travail national, les tapis encore aujourd'hui si renommés de la maison Sallandrouze, et de beaux tissus de laine espagnole française ou croisée avec l'espèce mérinos. Jacquart fit son apparition à cette Exposition, avec son admirable métier, et obtint du jury une médaille en bronze. Son

nom est aujourd'hui un de ceux qui illustrent la façade du monument permanent destiné à recevoir dans nos Champs-Élysées les Expositions, désormais universelles. A côté de Jacquart figure, noble contraste ! sur la liste des médailles, M. de Larocheffoucauld-Liancourt, auteur d'une machine pour la fabrication des cardes à laine et à coton.

La troisième Exposition (1802) eut lieu également au Louvre, sous le ministère Chaptal. On y remarqua les premiers cachemires français, d'abord fabriqués par M. Ternaux, avec la laine mérinos, puis avec celle de la race dite kirguise, dont sont faits les cachemires asiatiques. Les étoffes lyonnaises, dont ce fut alors comme une résurrection, s'y firent également fort admirer, et l'on y remarqua avec intérêt les premiers fils et tissus fabriqués, non plus à la main, mais avec des machines, que bientôt on vit se multiplier en France, nonobstant la vive opposition qu'elles rencontrèrent, comme toute nouveauté, et comme portant atteinte au travail qu'elles devaient, au contraire, centupler.

La quatrième Exposition s'ouvrit en 1806, sur la place des Invalides, sous le contrôle et sous le ministère de M. de Champagny. On y vit pour la première fois les belles mousselines de Tarare et de Saint-Quentin, ainsi que les produits des fabriques alsaciennes, portées depuis à un si haut degré de prospérité. Un Lyonnais, M. Gensoul, fixa l'attention par un ingénieur et nouvel appareil pour le filage de la soie. Cette Exposition dura vingt-cinq jours, du 25 septembre au 19 octobre, et fut la dernière de l'Empire. Bientôt après, en effet, les décrets de Milan et de Berlin inaugurèrent le *système continental*, et la France, jetée d'ailleurs dans une guerre perpétuelle et immense, dut jusqu'à nouvel ordre renoncer à jouir de ces fêtes de l'industrie.

Quand elles se rouvrirent, en 1819, sous la présidence de M. Larocheffoucauld, et dans les bâtiments du Louvre, on put constater les étonnans progrès industriels que la France avait faits depuis treize ans, au milieu de ses combats et de ses revers. Les étrangers qui visitaient notre pays à cette époque et ne l'avaient pas vu depuis 1789, avaient peine à le reconnaître, tant la France était changée, tant l'industrie et le bien-être y avaient fait de rapides et universels progrès. L'aciérie, la papeterie, les produits chimiques, les toiles peintes de Jouy brillèrent particulièrement à cette Exposition, ouverte à l'occasion de la fête du roi, et où Louis XVIII voulut en personne distribuer les récompenses aux exposants désignés par le jury. M. Darcel reçut l'ordre de Saint-Michel ; MM. Ternaux et Oberkampf furent faits barons. Le premier avait été précédemment décoré de la main même de l'Empereur.

Les sixième et septième Expositions eurent lieu en 1823 et 1827, au Louvre également, la première sous la présidence de M. de Doudeauville, la seconde sous celle de M. d'Herbouville. On vit apparaître dans l'une, de beaux appareils d'optique, le tulle de coton et le bleu Raymond ; dans l'autre, des draps remarquables, dont la fabrication devenait de plus en plus universelle ; dans toutes les deux, on constata les considérables progrès et les importantes conquêtes que l'industrie métallurgique avait réalisées en France.

Pour avoir été retardée jusqu'en 1834 par la révolution de juillet, la huitième Exposition de l'industrie n'en fut que plus solennelle et plus brillante. Le Louvre



ne suffisant plus à recevoir tous les envois du pays, il fallut construire sur la place de la Concorde quatre spacieux pavillons qui s'ouvrirent le 1<sup>er</sup> mai. Louis-Philippe en fit l'inauguration, et la présidence du jury fut déléguée à M. le baron Thénard. L'exposition dura deux mois, et un simple garçon de ferme du département des Vosges en eut le principal honneur par l'invention de la charrue dite *Grangé* (de son nom), et propre à être dirigée par les mains les plus novices.

En 1839, 1<sup>er</sup> mai, neuvième Exposition au grand carré des Champs-Élysées. Même présidence que devant. Ce qui frappe surtout à cette solennité, c'est l'expansion de plus en plus générale de cette puissante force motrice qui a nom la vapeur.

En 1844, dixième Exposition. Même présidence, même emplacement et même date. Les progrès sont toujours de plus en plus marqués, de plus en plus variés. Les soieries, les meubles, les cristaux, les dentelles, les bronzes, l'orfèvrerie, la typographie brillent entre tous. La dorure et l'argenture par la pile voltaïque font leur apparition, saluées d'un étonnement et de bravos universels. Divers perfectionnements donnés à l'art nautique par la science et par l'industrie sont également signalés avec éloges et récompensés par le président du jury, et dans ce nombre, l'art de fournir à nos marins des vivres toujours frais et de l'eau fraîche par la distillation de l'eau de mer.

La révolution de 1848 ne retarda pas la onzième Exposition, qui eut lieu exactement en 1849, et où l'on sentit peu les effets de la grande secousse politique de l'année précédente. Le nombre des exposants y excéda même d'un dixième le chiffre relevé en 1844. Le caractère distinctif de cette Exposition fut moins l'apparition de grandes découvertes que le perfectionnement général des produits et des procédés en tous genres, mais particulièrement dans la fabrication des objets de luxe et de goût que nous fournissons à l'Europe, et dans lesquels notre supériorité est si marquée et si réelle.

Il peut n'être pas sans intérêt de suivre, par le chiffre toujours croissant des exposants, les rapides progrès de l'institution dans le demi-siècle d'existence qu'elle compte en 1849.

- En 1798, ce nombre avait été de 110.
- En 1801, il fut de 220.
- En 1802, de 540.
- En 1806, de 1,422.
- En 1819, de 1,662.
- En 1823, de 1,648.
- En 1827, de 1,795.
- En 1834, de 2,247.
- En 1839, de 3,381.
- En 1844, de 3,960.
- En 1849, de 4,494.

En 1851, l'Angleterre, qui, jusqu'alors, avait vu, sans être tentée de les imiter, et avec un apparent dédain, nos Expositions, s'émut enfin des progrès si marqués de notre industrie, et prit une solennelle revanche, en même temps qu'une initiative heureuse et libérale, par son Exposition universelle, qui sera une grande date dans l'histoire du travail et de l'échange humains. Elle voulut prouver qu'elle ne craignait pas la concurrence étrangère, et entendait rester consé- quente aux grandes réformes libre-échangistes qu'elle avait hardiment adoptées quelques années aupara-

vant. Certains esprits alarmistes craignirent un piège dans cette large hospitalité anglaise; mais ce sentiment fut loin d'être général, et toute l'Europe, ainsi qu'une vaste portion du reste du monde habité, répondit à l'appel britannique et prit place dans Hyde-Park, sous les voûtes du splendide *Palais de Cristal*, œuvre du génie et de la hardiesse d'un simple jardinier du duc de Devonshire, M. Paxton. On y compta dix-neuf mille exposants de tous les pays, dans lesquels notre pays figura pour 1,760, et pour près de 800 médailles obtenues devant le jury mixte, outre les mentions honorables. La France mérita en somme le cinquième des récompenses totales, quoiqu'elle ne formât pas le dixième du chiffre des exposants : ce fut un grand et beau succès. M. le baron Charles Dupin, président du jury français à Londres, en a retracé en ces termes la vive impression, dans le discours qu'il prononça, au retour de sa mission, et lors de la distribution des croix d'officiers et de chevaliers de la Légion d'honneur, faite à ceux de nos exposants qu'on avait le plus remarqués : « J'ai toujours devant les yeux, dit-il, le moment un peu tardif, au gré de notre impatience, où les apprêts de la France, achevés, découvrirent enfin, au dessus d'un rez-de-chaussée rempli des merveilles de Paris, 60 mètres de façade occupés par nos admirables soieries, avec ces mots superflus écrits en tête : Lyon, Lyon, Lyon ! On voyait ces soieries pressées, gênées les unes contre les autres par bandes verticales, étroites, avarès, tant il fallait épargner la place pour suffire à de tels trésors. Tout à coup, des deux côtés de la plus grande galerie, en avant de cette ligne éblouissante, dix-huit drapeaux uniformes sont hissés à la fois et font briller sous la voûte de cristal les trois couleurs les plus vives de notre écriin national. Ah ! nous avons à l'instant senti la victoire crier dans nos cœurs : la France ! voilà la France, voilà la grâce et la splendeur de la France ! Et la victoire était vraie dans le Palais de Cristal, comme elle l'eût été dans tout autre palais du monde. »

En 1853, Dublin et New-York ont simultanément imité l'exemple de cosmopolisme et d'hospitalité donné par l'Angleterre, et là aussi ce sont des Palais de Cristal qui ont abrité l'industrie des divers peuples exposants. Ces solennités ont été très-remarquables ; mais elles ne pouvaient avoir et n'ont pas eu le degré d'importance de l'Exposition universelle de Londres, ni de celle qu'on va voir s'ouvrir à Paris le 1<sup>er</sup> mai de cette année.

## § II. — LE PALAIS DE L'INDUSTRIE.

La France, premier auteur des expositions de l'industrie, ne pouvait, dans la voie ouverte par elle et élargie par l'Angleterre, demeurer en arrière de celle-ci, non plus que de l'Amérique et de l'Irlande. En conséquence, et dès le 27 mars 1852, un décret du chef du pouvoir exécutif a arrêté qu'un édifice destiné aux expositions industrielles, et pouvant également servir aux cérémonies publiques et fêtes nationales, serait élevé au grand carré des Champs-Élysées. L'exécution de ce bâtiment a été confiée à une compagnie anglaise, qui en a obtenu l'exploitation pour une période de trente-cinq ans.

Un autre décret du 8 mars 1853 a fixé au 1<sup>er</sup> mai 1855 et au 30 septembre de la même année (il y a eu depuis prorogation au 31 octobre) l'ouverture et la clô-



ture de l'Exposition universelle des produits industriels et agricoles. Il a en même temps réuni à cette grande solennité l'exposition quinquennale qui, aux termes des précédents, devait avoir lieu le 1<sup>er</sup> mai 1854.

Un troisième décret, en date du 22 juin 1853, a décidé qu'une Exposition universelle des beaux-arts aurait lieu à Paris en même temps que l'Exposition universelle de l'industrie, et a par conséquent renvoyé à 1855 l'Exposition annuelle des beaux-arts, qui devait avoir lieu en 1854.

Enfin, un quatrième décret, du 24 décembre 1853, a placé l'Exposition universelle des produits de l'agriculture, de l'industrie et des beaux arts sous la direction et la surveillance d'une commission présidée par le prince Napoléon.

Le règlement général qui sert de base à tous les travaux de la commission et des autorités françaises a été publié dans le *Moniteur* du 6 avril 1854. Ce règlement a été préparé par une sous-commission créée au sein de la commission impériale, présidée par le prince Napoléon, composée de MM. le duc de Mouchy, le comte de Lesseps, Lefplay, Legentil, Schneider, Émile Pereyre, le général Morin, Vandoyer, Arlès-Dufour et Adolphe Thibaudau. Les ministres d'État, de l'agriculture, du commerce et des travaux publics, le président du conseil d'État, ont également pris part à cette œuvre remarquable.

Elle contient les dispositions les plus favorables pour les exposants français et étrangers. Tous leurs produits sont traités sur le pied de la plus complète égalité; ils sont transportés gratuitement : les produits français depuis le lieu de la production; les produits étrangers depuis la frontière. Toutes facilités sont données à l'introduction des produits étrangers; la protection la plus efficace est assurée aux dessins et aux inventions; en un mot, rien n'a été négligé pour répondre à la grande pensée de l'Exposition universelle.

Le Palais de Cristal de Hyde-Park avait fourni un type particulier et gigantesque, un système nouveau d'architecture de verre et de fer, qui l'Exposition terminée, a été transféré sur les hauteurs de Sydenham, où il est demeuré le musée permanent des plus célèbres produits de l'art et de l'industrie de tous les temps et de toutes les nations. On aurait, par plus d'un motif, désiré conserver à Londres cette grande construction, mais elle obstruait une des principales promenades de la grande capitale, et, malgré des influences puissantes, cette velléité avorta par respect de l'opinion publique.

A Paris on a voulu faire un monument durable, et on a combiné la pierre avec le verre et le fer. Le choix de l'emplacement a été critiqué par des raisons que nous ne saurions mieux faire que de laisser développer à un homme très-judicieux et très-compétent en ces matières, M. A. P., du Pays :

« C'est la condamnation à mort, dans un temps donné, de cette magnifique promenade publique que l'Europe nous envoyait, de ce *Corso* unique, de ce *Grand-Cours*, comme il s'appelait dans le principe, dont Paris appréciait tellement l'agrément, qu'il lui avait donné le nom poétique de Champs-Élysées. Limités au nord par les hôtels du faubourg Saint-Honoré, ils n'avaient d'air et d'espace que vers le sud, où leur haute futaie s'étendait jusqu'à la Seine; de ce côté on avait même agrandi les perspectives, il y a quelques années, au moyen d'un percement heureux au fond

du carré Marigny, qui permettait d'apercevoir sur l'autre rive de la Seine le beau dôme des Invalides. Le nouveau Palais de l'Industrie supprime tout cela : air, espace, perspectives; il obstrue, il étouffe ce lieu de promenade, et transforme cette plantation aux longues avenues entrecroisées en quelque chose de semblable à nos boulevards. Dans quelques années, les Champs-Élysées ne seront plus qu'un boulevard prolongé. Et qu'on ne dise pas que ce sont là des craintes exagérées et des doléances sur un sacrifice qui n'est pas fait et qui ne se fera pas! Les faits ont leur logique inévitable. Quand l'administration s'est décidée à établir le palais de l'Exposition universelle dans les Champs-Élysées, si quelques objections lui ont été faites sur les inconvénients d'asseoir une aussi vaste construction au sein de la promenade favorite de Paris, les raisons spécieuses n'ont pas manqué pour écarter tous les scrupules; et si quelques-uns ont pressenti que c'était là une cause de ruine dans l'avenir et s'y sont résignés secrètement, le plus grand nombre a pu croire qu'on ne compromettrait en rien l'existence future des Champs-Élysées, puisqu'on laissait intacts pour ainsi dire ses massifs, et qu'on n'empiétait pas sur le parcours habituel des promeneurs. Dans un autre temps, quand on aura de nouveau besoin d'un grand espace de terrain pour une destination quelconque, une autre administration trouvera peut-être des raisons toutes contraires et tout aussi justes pour consommer la ruine des Champs-Élysées. — « Sans doute, dira-t-elle, si les Champs-Élysées avaient conservé le caractère exclusif de promenade plantée d'arbres que lui donna, en 1764, le surintendant des bâtiments, Marigny, nous nous ferions scrupule d'y porter atteinte. Mais depuis longtemps elle a perdu ce caractère; de gigantesques constructions les ont envahis; et, à vrai dire, il ne reste plus que des lambeaux isolés de ce bel ensemble. Ce sont ces lambeaux isolés et désormais inutiles que nous nous proposons d'utiliser; et, en en disposant, nous ne faisons que rendre de la valeur à des espaces perdus, et mettre de l'harmonie dans une portion importante de la ville, à laquelle son morcellement a ôté toute sa grandeur. »

Quel que soit le mérite de ces observations, voici l'aspect que présente aujourd'hui le Palais de l'Industrie, visible de toutes parts, grâce au sacrifice de beaucoup d'arbres.

La principale façade, qui se développe parallèlement à la grande avenue des Champs-Élysées, offre un avant-corps au milieu et deux pavillons aux extrémités. L'entrée, comprise dans l'avant-corps, est formée par une porte monumentale en plein cintre, de la hauteur de deux étages. Elle est flanquée de quatre colonnes corinthiennes, et surmonté d'un attique où l'on a sculpté un bas-relief représentant l'Agriculture, l'Industrie et les Arts, avec le buste de l'Empereur. Audessus s'élève la statue colossale de la France, distribuant des couronnes aux vainqueurs. Des deux côtés de cet avant-corps se détachent les parties latérales, divisées en étages par une frise sur laquelle on a inscrit les noms des hommes illustres dans les sciences utiles (Guttenberg, Montgolfier, Denis Papin, Parmenier, Jacquart, Franklin, Salomon de Caus, Volta, Bacon), tandis que les entre-colonnements des fenêtres supérieures sont ornés des noms des principales villes de France.

L'édifice présente une longueur de 252 mètres sur



une largeur de 108. Il est divisé en trois nefs longitudinales, dont la plus grande, dite le transept, mesure 30 mètres en hauteur. Les deux nefs latérales sont coupées, à la hauteur du premier étage, par une galerie qui règne tout à l'entour, et qui s'avance jusque dans l'intérieur du transept, de telle sorte qu'il reste au milieu un espace vide de 190 mètres de long sur 18 de large. C'est dans les galeries inférieures et supérieures qui entourent le transept que doivent être exposés les produits, les chefs-d'œuvre des industries qui tiennent des beaux-arts, telles que l'orfèvrerie, la bijouterie, la céramique, les bronzes et les meubles, qui occuperont les places d'honneur autour du transept. La galerie supérieure, ou pourtour de la nef, sera ornée de draperies au milieu desquelles brilleront des lustres suspendus au cintre des caissons.

Le Palais de l'Industrie présente au rez-de-chaussée une surface de 27,000 mètres carrés, et dans les galeries supérieures une superficie d'environ 18,000 mètres carrés; total : 45,000 mètres. Cet espace était entièrement insuffisant, puisque la grande Exposition de Hyde-Park, à Londres, n'occupait pas moins de 86,000 mètres carrés. Il a donc été nécessaire de construire une annexe. On a élevé, sur une longueur de 1,200 mètres, une vaste galerie qui couvre tout le quai, y compris les arbres des contre-allées, depuis la place de la Concorde jusqu'à Chaillot. C'est une surface de 30,000 mètres carrés que l'on a ainsi ajoutée à l'emplacement de l'Exposition. Mais à mesure qu'on entrait en relation avec les comités de tous les pays, on se trouvait en face de réclamations qui portaient toutes sur l'exiguïté de l'espace accordé, et dont quelques-unes étaient trop légitimes pour qu'on ne s'efforçât pas d'y faire droit. Après avoir hésité sur les moyens à employer, on s'est décidé à établir des galeries dans la partie supérieure de l'annexe, ce qui a permis de conquérir encore plus de 8,000 mètres, et de satisfaire ainsi aux demandes nouvelles qui avaient été admises par la commission.

Ainsi la surface totale occupée par l'Exposition universelle embrassera, d'une part, 45,000 mètres dans le bâtiment principal, et, d'autre part, plus de 38,000 mètres dans l'annexe, ce qui représentera environ 84,000 mètres, soit un espace presque égal à celui de l'Exposition de Londres, où beaucoup de place avait été gaspillée, ne fût-ce qu'en buffets, restaurants, etc.

Sans doute, il est très-fâcheux qu'un des plus beaux quais de Paris se trouve ainsi confisqué pendant la visite des étrangers à Paris, et qu'en visant avec raison à faire quelque chose de définitif, on n'ait pu éviter les inconvénients et les pertes sèches du provisoire; mais devant l'insuffisance du palais principal, il n'y avait point à hésiter. Il faut ajouter que les beaux-arts auront un local spécial, que l'on s'occupe d'établir dans l'avenue Matignon.

Le Palais proprement dit sera spécialement consacré aux produits manufacturés; l'annexe du bord de l'eau recevra principalement les machines et les matières premières; des chaudières à vapeur permettront de mettre les machines en mouvement comme à l'Exposition de Londres.

Les plus grands soins sont donnés à ce que les produits se montrent avec tous leurs avantages et sans nuire les uns aux autres. On a soumis les vitrines ou les cases des différentes catégories à des dimensions uniformes. Leur profondeur, leur hauteur, l'élévation

de leur soubassement, tout cela a été réglé. On laisse, d'ailleurs, liberté entière aux exposants de disposer leur installation comme ils l'entendent, en restant dans ces limites. Il n'y a d'exception que pour ceux qui, étant admis aux honneurs du transept, doivent d'abord faire approuver leurs projets.

Ajoutons que la commission, fidèle à la pensée qui a inspiré l'Exposition universelle, a apporté la plus haute impartialité dans la répartition de l'espace entre les différentes nations. Des 84,000 mètres de surface totale occupée par l'Exposition, la France en a 37,000, soit moins de la moitié, tandis que l'Angleterre s'en était réservé, à Hyde-Park, 80,000 sur 86,000. Après la France, c'est l'Angleterre, comme cela devait être, qui obtient la plus grande part. On lui donne 15,000 mètres, soit près des deux cinquièmes de ce que nous occupons, tandis qu'elle ne nous avait accordé, à Londres, qu'un peu plus du cinquième de la surface qu'elle s'était attribuée. Le Zollverein (1) aura de 8 à 9,000 mètres, au lieu de 7,000 qu'il avait à Londres; l'Autriche de 5 à 6,000 au lieu de 4,400; la Belgique 4,500 au lieu de 3,500; la Suisse 1,800 au lieu de 1,100, etc. Il est impossible, comme on voit, de mettre plus de courtoisie dans la lutte pacifique à laquelle nous avons convié les peuples du monde entier.

Si nous portons plus spécialement notre attention sur la répartition de l'espace dans le bâtiment principal, nous trouverons une nouvelle preuve des sentiments d'équité qui ont guidé la commission. Sur les 45,000 mètres qu'il présente, la France n'en a que 19,000; l'Angleterre en a 8,500, ou près de la moitié de ce que nous nous sommes réservé; le Zollverein 4,500; l'Autriche et la Belgique chacune environ 2,500, etc. L'emplacement attribué à la France embrasse le rez-de-chaussée de tout le côté nord et le milieu des galeries situées au-dessus. L'Angleterre occupe environ la moitié du côté sud; les États-Unis, la Belgique, l'Autriche et le Zollverein occupent l'autre moitié; ils ont également la partie correspondante des galeries supérieures. Nous avons dit que la France ne prenait que le milieu du premier étage du côté nord; elle a à sa gauche l'Espagne, le Portugal et la Suisse; à sa droite la Sardaigne et les autres États d'Italie.

A la fin de l'année dernière, trente-six États étaient inscrits sur la liste des concurrents à l'Exposition de 1855, savoir : la France, l'Angleterre, le Zollverein, l'Autriche, la Belgique, les États-Unis, la Suisse, la Hollande, la Turquie, le Danemark, l'Égypte, l'Espagne, le Portugal, Rome, la Sardaigne, la Suède et la Norvège, la Toscane, Tunis, les États du nord de l'Allemagne, la Chine, les Deux-Siciles, la Grèce, la Perse, le Brésil, le Mexique, le Centre-Amérique, Vénézuëla, l'Équateur, l'Uruguay, le Paraguay, la Confédération Argentine, le Chili, le Pérou, Bolivia, la république Dominicaine et Haïti. Depuis ce temps, ce nombre s'est encore accru.

A la même époque, le chiffre des demandes d'admission, tant en France qu'à l'étranger, s'élevait à plus de 25,000 (6,000 de plus qu'à l'Exposition de Londres). Il manquera cependant les envois des vastes et pittoresques contrées comprises dans le gigantesque empire de Russie. Ce chiffre est éloquent, et prouve, comme on l'a dit, que le progrès des lumières ne

(1) Union douanière de la Confédération germanique.



permet plus à un État, si grand qu'il soit, d'arrêter les autres dans l'accomplissement de leurs destinées, et que le canon n'est plus le dernier argument des rois.

Comme, malgré le nombre immense des élus, tous ne pourront l'être, on annonce que, parallèlement à la triple exposition officielle, d'autres exhibitions auront lieu en vertu d'entreprises et dans des constructions particulières, au bénéfice des exclus. L'opinion pourra ainsi, s'il en était besoin, contrôler les opérations du jury, qui, toutes consciencieuses qu'elles

soient, ne peuvent aller sans cette part faite à l'erreur dans tous les jugements humains.

Tout sera donc pour le mieux, et les condamnés, au lieu de maudire leurs juges, ce qui est inutile et irritant, en appelleront tout de suite à cette voix de la foule, qui est, dit-on, la voix de Dieu.

Au mois prochain, le récit des pompes de l'ouverture de cette grande Exposition, et, à ceux qui les suivront, tous les détails de nature à intéresser nos lectrices.

FÉLIX MORNAND.

## LE PROGRÈS MUSICAL

### CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 5.

Voici un catalogue qui contient une série de morceaux de l'opéra célèbre *la Saint-Sylvestre*, de M. Bazin. Nous ne pensons pas qu'il soit possible d'offrir à nos abonnées un choix plus satisfaisant de musique de chant. Ce charmant opéra comique contient une quantité de duos et d'airs à la portée de toutes les voix et de tous les goûts.

Avec cela, nous donnons aussi beaucoup de mélodies des meilleurs compositeurs, et toutes choisies avec des paroles d'une convenance irréprochable. Puis de la musique de piano pour chaque degré de force, de la musique de danse nouvelle : voilà de quoi remplir largement les colonnes du catalogue de ce mois-ci.

## EDUCATION MUSICALE

Nous avons plusieurs fois déjà parlé à nos jeunes lectrices de l'histoire de la musique française et des célèbres compositeurs qui ont amené peu à peu cet art au complet développement où il est arrivé de nos jours.

Ce mouvement progressif a eu lieu aussi, quoique moins rapidement, dans les pays du Nord, et nous extrayons d'un recueil précis de M. Fauriel, des détails fort intéressants que nos abonnées nous sauront gré de leur consigner ici.

Toutes les nations du nord de l'Europe ont aimé et protégé les bardes et les ménestrels, dont l'emploi était de chanter les victoires des héros. Les Celtes, ancêtres des Ecossais, des anciens Bretons et des Irlandais, et les Goths ou Teutons, d'où descendent les Allemands, les Danois, les Suédois et les Anglais, avaient leurs chanteurs et leurs musiciens. Les premiers tiraient leur origine de la Scythie; Odin (1), l'un des plus anciens rois de cette nation, fut aussi un de leurs premiers poètes et de leurs premiers musiciens. Les Scaldes ou poètes de l'Irlande, qui pendant longtemps furent les seuls hommes lettrés parmi les peuples du Nord, leur communiquèrent le goût de la musique et de la poésie. Ils résidaient auprès des princes, les accompagnaient à la guerre et chantaient ensuite leurs hauts faits dans les fêtes et dans les cérémonies publiques.

Les Slaves, ancêtres des Russes modernes, aimaient aussi passionnément la musique, ils en faisaient leur

principale occupation, et dans leurs voyages même, au lieu de se munir d'armes, ils portaient des harpes et des luths, qu'eux-mêmes avaient fabriqués. Ce n'était pas seulement dans leur pays et dans l'état de paix qu'ils se livraient à leur goût musical; dans leurs expéditions guerrières, en face de l'ennemi, ils faisaient entendre leurs chants joyeux. On trouve encore aujourd'hui beaucoup de chansons russes dans lesquelles sont célébrées les anciennes divinités du pays, et dans la Lusace et la Dalmatie il existe un assez grand nombre de chants populaires d'une antiquité très-reculée (1).

La musique des Russes est plus vocale qu'instrumentale; leurs chansons ne sont guère que de simples phrases très-courtes, et dans le mode mineur, qui recommencent sans cesse. Elles traitent ordinairement de sentiments tendres, ou bien elles sont fondées sur des contes populaires, et sont parfois assez licencieuses. Il règne une grande monotonie dans leurs mélodies, cependant elles ne sont pas entièrement dépourvues de charme. Dans les grandes villes, le dimanche et les jours de fêtes, on entend dans les églises d'assez bonne musique vocale, exécutée par des chanteurs qu'on fait venir de l'Ukraine, et qui ont plus d'aptitude pour le chant que les autres peuples de la Russie. Les Cosaques ont naturellement l'oreille délicate; ils chantent en harmonie avec beaucoup de facilité. Les prêtres russes font encore usage de l'ancienne notation de l'église grecque.

(1) Il vivait soixante-dix ans avant J.-C.

(2) *Histoire de l'Empire de Russie*, par Karamsin, tome I, page 84.



L'instrument principal des paysans russes est une sorte de corne dont la longueur varie depuis un pied jusqu'à quatre, et qui est fait de bois ou d'écorce d'arbre. Le *balaika* est un instrument très-ancien en usage parmi les Russes et les Tatars. Le corps de cet instrument a la forme elliptique, et sa longueur est d'environ une palme; il n'y a que deux cordes qu'on pince comme celles de la guitare; la plus grave de ces cordes sert pour la basse, l'autre pour jouer le chant. Les Russes ont aussi le *gudak*, misérable violon à trois cordes; le *dutka*, qui est fait de deux roseaux parallèles ayant chacun trois trous; ces deux roseaux sont à une octave l'un de l'autre, de manière qu'on croit entendre deux exécutants différents. Le *rilek*, espèce de lyre fort grossière; le *gussi*, harpe horizontale, montée de cordes de métal qu'on joue avec les doigts, et des cloches ou clochettes, en usage principalement parmi les matelots, complètent les ressources instrumentales des Russes, particulièrement dans les provinces du nord de l'empire.

En traitant de l'art musical chez les Russes, nous ne devons pas négliger de mentionner un genre de

musique tout particulier qu'on introduisit en Russie vers le milieu du siècle dernier. Cette musique, exécutée par des cors, fut inventée par le maréchal Kirilowitch, et perfectionnée par un musicien de la Bohême nommé Maresch, qui était directeur de la musique de la cour. Ce système instrumental consistait primitivement en une série de cors de chasse de différentes grandeurs qui ne donnaient chacun qu'une seule note, et qui formaient une étendue de trois octaves par tons et demi-tons. On porta ensuite ce nombre d'octaves à quatre, puis on y ajouta une cinquième, puis enfin le nombre des instruments des trois octaves supérieures fut doublé par l'addition des trente-sept autres cors. L'empereur et l'impératrice entendirent cette musique pour la première fois en 1757, au château d'Ismaïlow, près de Moscou, à l'occasion d'une grande chasse donnée par le maréchal. Les musiciens furent ensuite si bien instruits par Maresch, qu'ils devinrent capables d'exécuter des opéras entiers.

JULIETTE DILLON.

(La suite au prochain numéro.)

## REVUE MUSICALE.

(Avril et Mai.)

Les frimas de l'hiver ont à peine fait place au premier rayon de soleil; les fleuves roulent avec un fracas sinistre leurs eaux jaunes et torrentueuses; le ciel reste obstinément enveloppé de brouillards humides, et voilà qu'un petit cri de fauvette a soudainement retenti dans les buissons fleuris de la salle Favart.

O toi, le plus doux des oiseaux,  
Tu fus pendant longtemps ma fidèle compagne,  
Oubliant pour moi ta campagne,  
Ta mère et ton nid de roseaux.

Le poète avait bien raison d'aimer cet hôte aimable des forêts et des bocages! ce chanter qui renonçait à la liberté pour venir égayé sa retraite solitaire et becqueter sur sa fenêtre la mie de pain échappée à son repas. Le poète voyait avec la fauvette arriver sa moisson de pensées riantes, le printemps qui fleurit, le soleil qui réchauffe, et les pâquerettes qui s'entr'ouvrent. Tout cela au milieu des froidures de l'hiver, par la magie de l'imagination, par le prestige du souvenir. Eh bien! nous avons eu aussi notre fauvette, nous autres Parisiens, transis de froid et fatigués de brumes. Mais, hélas! l'oiseau ne bat que d'une aile, et le printemps menace de n'avoir qu'un jour.

L'opéra de la *Fauvette*, de M. Victor Massé, est beaucoup trop long, pour le peu d'importance du sujet. Il y a là dedans un baragouin britannique qui met en joie le parterre, mais qui, sauf une scène chantée d'une façon originale, donne le spleen au public de choix. En revanche, Jourdan est fort amusant dans le couplet de *Lise*, prends garde, et Sainte-Foy dit la chanson à boire de milord avec une verve très-bouffonne. Quant à mademoiselle Lefebvre, la fauvette si charmante et si aimée du public parisien, pourquoi a-t-elle essayé les trilles et les vocalises du rossignol? Madame Miolan avait bien compris l'ambition des espérances de M. Massé; aussi madame Miolan a-t-elle refusé le rôle, craignant de ne pouvoir rivaliser avec le chanter des nuits heureuses.

M. Euzet, chanteur français, a courageusement abordé le rôle créé par Lablache dans le dernier ouvrage de Bellini, repris aux Italiens. Malgré une franchise remarquable d'in-

tonation, de l'énergie et de l'intelligence, le débutant n'a que médiocrement réussi. M. Grazziani a chanté avec talent son rôle de puritain hypocrite. Beaucardé a eu beaucoup de succès dans l'air du troisième acte et dans son duo avec Elvire. Madame Bosio a fait comme toujours des prodiges de vocalisation.

On vient de représenter au théâtre Lyrique les *Charmeurs*, petite pastorale imitée de Favart. Ce poème, dû à la veine poétique de M. de Leuven, a inspiré à l'un des meilleurs élèves de M. Ad. Adam, M. Poize, une partition gaie, spirituelle et intelligente.

L'ouverture commence par une mélodie mineure d'un effet champêtre et original, qui rappelle les mélodies bretonnes. L'air de Julien, *Qu'est-ce que j'ai fait?* est remarquable de grâce et de naïveté. Les jolis couplets que madame Meillet chante en véritable charmeuse sont ravissants. En somme, la pièce a complètement réussi.

Dans la pléiade des compositeurs modernes, au milieu de laquelle on remarque trop d'étoiles nébuleuses, voilà une planète qui se lève et dont nous signalerons l'heureuse gravitation.

Est-ce un dernier adieu que la grande Melpomène a jeté à la France, déjà si triste et si pauvre, dans la soirée qui a eu lieu, le 14 mars, au théâtre des Italiens? Hermione a-t-elle fait retentir pour la dernière fois le temple de Rossini de ses accents palpitants et terribles?

O Racine! que n'as-tu pu réveiller ta cendre endormie! que n'as-tu pu déchirer ton linceul de pierre, pour venir écouter les éclats de cette voix sublime, pour venir admirer cette inimitable interprète de ton œuvre régénérée! Et voici l'artiste qui nous dit adieu! Déjà nous n'entendons plus que l'écho affaibli de sa voix puissante. Demain, peut-être, elle aura quitté cette grande cité, faut-il dire ingrate, faut-il dire reconnaissante?

Quoi qu'il en soit de la pensée de chacun, nous ne pourrions nous empêcher de redire tous que Racine et Corneille sont deux fois morts, et que les quinze années de gloire de mademoiselle Rachel ont passé rapides et lumineuses comme un rayon de soleil.

Dans les intermèdes de ce spectacle-concert on a entendu



avec un extrême plaisir madame Cambardi, artiste véritablement remarquable du théâtre Italien.

Au nombre des auditions remarquables dont nous avons eu à nous occuper, nous devons une mention à celle de M. Kruger, maître de musique de Sa Majesté le roi de Wurtemberg. Un concerto, symphonie en trois parties, — *Allegro, moderato, adagio scherzo*, et *rondo final*, a été traité avec beaucoup de charme et de talent, quoique d'une facture un peu sérieuse. On sent que l'auteur cède aux inspirations de sa studieuse jeunesse, tout en suivant les traditions savantes des maîtres dont Beethoven est l'apôtre.

Le concert de M. Ravina a été des plus brillants. Mais, quel que soit le succès qu'ont obtenu sa valse de *Mahoura* et son duo d'*Euryanthe* pour deux pianos, les honneurs de l'audition ont été pour M. Allard, l'inimitable violoniste, dont on ne saurait trop admirer le style parfait, l'expression pénétrante et l'incroyable audace à vaincre les plus grandes difficultés de son art.

M. le prince de la Moscowa a mis en musique pour l'Opéra-Comique un petit acte dont le poème est dû à M. de Leuven. En grand seigneur qui n'a pas grand besoin de se gêner, il a pris un peu partout ses mélodies et ses chansons. *Le Pré-aux-Clercs*, *Freyhütz*, *L'Ambassadrice*, ont apporté chacun une fleur à la corbeille d'*Yvonne*, fraîche paysanne de la Bretagne, dont l'aïeule naquit, s'il m'en souvient bien, aux Variétés, du temps de Pauline et de Brunet. Nous n'avons garde de lui reprocher ce rapt que nous rappelaient de si charmants motifs.

..... Vous leur fîtes, seigneur,  
En les croquant, beaucoup d'honneur.

Néanmoins, et quoique le petit opéra d'*Yvonne* n'ait rien de neuf, ni dans le libretto, ni dans la musique, il faut y reconnaître de jolis airs, un entrain de bon aloi et une verve dont le public s'est montré fort satisfait.

Dans un concert donné dernièrement, madame Viardot a chanté successivement l'air admirable de *Sanson* de Hændel : *Return, return, o god of hosts!* puis le *Roi des Aulnes*, de François Schubert, et un air de l'opéra d'*Alcina*, aussi de Hændel : il faut avoir écouté la célèbre cantatrice pour se faire une idée exacte de cette déclamation dramatique et de

cette intelligence de l'art qui distinguent les vrais grands artistes.

Parmi les soirées que nous devons signaler aux amateurs de musique sérieuse, nous citerons celle qu'a donnée, dans la salle Herz, madame Pedemonte, née de Laguanère, pianiste fort remarquable, dont la méthode, le bon goût et l'exécution élégante ont été vivement applaudis par un public enthousiaste.

Enfin nous avons entendu, dans la semaine sainte, un peu de cette belle et large musique sacrée dont les organisateurs de concert se montrent si avares.

Et pourtant ! est-il rien de plus solennel, de plus saisissant, qui pénètre plus l'âme, qui enveloppe plus toutes les facultés, que ces chants religieux, simples comme la nature, profonds comme l'abîme, larges comme l'espace, immenses comme l'infini ?

Au son majestueux des orgues plaintives, sous les voûtes sonores d'une église, au milieu du silence de la foule prosternée, ne sent-on pas comme des souffles célestes qui frissonnent, nous parfument et nous régénèrent ? Et puis, quand la grande voix du roi des instruments jette sa note grave et mélancolique parmi ces flots d'émotions pieuses qui s'élancent de tous les cœurs, ne dirait-on pas qu'une légion d'archanges descend lentement des sphères éternelles pour murmurer à nos oreilles des hymnes qu'on n'entend qu'au ciel ?

Ah ! c'est une belle et grande chose que la musique sacrée, et je ne comprends pas que, dans ce pauvre siècle, où tant d'êtres sont fatigués des facéties grotesques du théâtre et des plaisirs factices des salons, on ne cherche pas plus souvent à retremper son âme dans ce fleuve d'harmonies religieuses, où toutes les admirations sont justes, tous les sentiments élevés, et toutes les extases chrétiennes !

Beethoven, Mozart, Hayden, Rossini ! grands poètes de la mélodie sérieuse, vous avez fait de bien admirables chefs-d'œuvre, vous avez laissé dans le monde entier des traces lumineuses de votre passage ; mais lorsqu'on a écouté vos sublimes compositions à genoux, sur les dalles d'une métropole, le front dans la poussière, et le cœur plein de l'amour divin, vous avez plané au-dessus de toutes les célébrités humaines, vous avez été plus grands que tous les potentats de la terre, car vous avez été les interprètes de Dieu.

MARIE LASSAVEUR.

## VANITÉ.

A côté de l'autel de la Vierge Marie,  
Cette Vierge que l'âme avec tendresse prie,  
Rayonnait le portrait d'une candide enfant ;  
C'était un don offert à la Reine immortelle ;  
Mais, sur un des côtés de la toile, étincelle,  
Tout fier de ses couleurs, un blason éclatant.

Oh ! que l'orgueil de l'homme est une triste chose !  
A l'entendre, on croirait que son pouvoir dispose  
Des siècles à venir, lorsque, pour lui, Demain  
Est une grave énigme, et qu'en sa vie altière  
Rien n'est sûr que ce coin promis à sa poussière,  
Huit pieds carrés du sol qu'il foule avec dédain.

Vainement les honneurs rempliront sa carrière !  
Dans les bras de la mort, sourde à toute prière,  
Le temps doit le jeter tout palpitant d'effroi,  
Et, brisant les hochets dont il est tant avide,  
Le rendre, d'un seul coup de sa faux homicide,  
L'égal du laboureur comme l'égal du roi.

Oui, que l'orgueil, Seigneur, est une chose vaine !  
Car, il n'est que trop vrai, dans son âme hautaine  
L'homme a plus de faiblesse, hélas ! que de grandeur !  
Mais s'il trouve son nom trop faiblement sonore,  
Et s'il veut d'un blason le relever encore,  
Est-ce en face de toi, qui veux l'humble de cœur ?

M<sup>me</sup> LOUISA STAPPAERTS.

## ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la conspiration dont le héros triomphant mourut, par accident, le jour de son succès



## CORRESPONDANCE.

Je l'entends, ma chère amie, me crier de ta plus grosse voix : Enfin, aurons-nous des modes cette année?... Calme-toi; j'arrive avec tout l'attirail des nouveautés, et si j'arrive tard, ce n'est pas à moi qu'il faut l'en prendre, mais au temps qui nous a joué de si mauvais tours. Qui songe aux toilettes printanières quand l'hiver se prolonge d'une façon si ridicule ? Il y a tout au plus quinze jours que nous commençons à secouer nos manteaux et à sortir de l'épaisse couche de ouate où nous vivons depuis si longtemps. Mais, à Paris, les modes sont comme les violettes et les bourgeons : au premier rayon de soleil, elles sortent de leurs cachettes et classent en un instant les derniers vestiges de l'hiver. Maintenant, déjà l'on ne voit plus que chapeaux de paille et ombrelles : tout est à l'été. Vite, que je t'aide à te débarrasser aussi de tes lourds vêtements, et à prendre les fraîches et coquettes parures qui conviennent à la saison ! Ce qui te préoccupe d'abord, c'est la forme des chapeaux : est-elle grande, petite ? Hélas ! ma chère, plus petite que jamais. Impossible, dis-tu, à moins qu'au lieu de chapeaux, nous ne portions des calottes. C'est un peu cela ; les chapeaux, maintenant, ne coiffent plus que la nuque ; le fond en est si bas, si plat, et la passe si étroite, que le visage reste complètement à découvert, et quand on nous regarde de face, on n'aperçoit que des touffes de fleurs et des rubans, qui ressemblent beaucoup plus à une coiffure de bal qu'à un chapeau. Ces touffes se posent au-dessus de la passe de chaque côté, tout à fait au bord, de manière à se confondre avec les ornements du dessous, et se prolongent en arrière vers le bavolet. Ce bavolet est immense et souvent recouvert d'un second bavolet en blonde ou en dentelle.

Ne trouves-tu pas étrange qu'à mesure que l'on rapetisse les chapeaux, on en multiplie les ornements ? Sur ces passes naines on entasse plumes, rubans, blouses, fleurs et fruits, et parfois on a l'air de porter tout un jardin sur la tête. Il faut vraiment le talent de nos modistes pour donner une certaine légèreté et une certaine grâce à une pareille complication de garnitures, car c'est joli, coquet, élégant, force m'est de l'avouer ; mais, quoi qu'on fasse, un chapeau si petit ne sera jamais ni distingué ni convenable dans la rue. Les tissus de paille, et la paille d'aloës surtout, sont fort en vogue cette année. On mélange encore avec succès la paille au crêpe et au taffetas. Aussi, pour une jeune femme, j'aimerais assez un chapeau de crêpe rose fait ainsi qu'il suit : sur la passe, cinq traverses de paille, avec des applications de petits pois en velours noir ; sur le côté, une grosse rose d'où s'échapperaient de légères branches de feuilles de velours noir, entremêlées à de longs feuillages de paille, descendant sur le bord de la passe et du bavolet ; une voilette de dentelle noire, relevée seulement dans le milieu de la passe ; à l'intérieur, des boutons de roses mêlés à des feuillages de paille. Pour jeune fille, un chapeau... Mais j'y pense, pourquoi ne te ferais-je pas la description des chapeaux que portaient hier mesdemoiselles Florence, Louise, Berthe et Germaine, quand elles vinrent passer la matinée avec moi, une matinée qui se donnait en ton honneur, ma chère ?... Les autorités s'étaient rassemblées à l'effet de discourir sur le chapitre modes, et de faire connaître chacune leurs découvertes. Je serais donc bien impertinente si je prenais, aujourd'hui, pour moi tout ce qui s'est dit dans ce grand conciliabule ; et pour être bien sûre de laisser à César ce qui appartient à César, je te demande la permission de te faire le compte rendu de notre réunion, à commencer par celui de la toilette, où tu pourras puiser plus d'une idée pour toi.

Florence avait une robe d'alpaga uni, gris poussière, avec un collet pareil, une espèce de talma à trois rangs, terminés, chacun, par un effilé de même couleur ; un chapeau composé de bandes de paille lisse, séparées par un petit velours noir ; de chaque côté de ce velours dépassait un tout petit bout de taffetas blanc ; la calotte était en paille lisse, ainsi que le bavolet, qui était bordé de velours noir et de biais de taffetas blanc. Au milieu de la passe, un nœud de ruban écossais, noir, paille et blanc ; un second nœud derrière la calotte. A l'intérieur, des géraniums rouges, mêlés avec des herbes en paille et de petits feuillages noirs, de larges brides en rubans écossais, un col raide recouvert d'un semis brodé au plumetis, et des manches pareilles.

Berthe avait une robe de *coulis cachemire* d'un joli bleu de France ; le corsage montant à basques et fermé par des boutons de passementerie ; un demi-talma de taffetas noir, légèrement brodé au passé ; un chapeau de paille d'aloës, doublé de bleu, orné d'un côté de la passe d'un bouquet de bois, et de l'autre d'un nœud de ruban bleu, bordé d'une petite dentelle noire ; une voilette de tulle noir, brodé en paille et festonné bleu ; une ombrelle grise ; un col brodé en mousseline, et des bouillonnés brodés.

Sa jeune sœur, Germaine, portait une robe de taffetas quadrillé lilas ; le corsage, sans basques, était à bretelles garnies de petits effilés, ainsi que le nœud à bouts flottants posé derrière. Ce corsage s'ouvrait devant et derrière sous une chemisette plissée. Le petit talma ou collet qui accompagnait cette robe était en taffetas noir, bordé d'un ruban froncé ; le chapeau en taffetas blanc ; la passe était traversée par trois lames de paille à jour, formant entre-deux ; sur les intervalles de taffetas une petite dentelle noire froncée ; à l'intérieur, un petit bouquet de coquelicots, et de l'autre côté un nœud de velours, entremêlé de quelques feuillages en paille.

Enfin, Louise, la plus élégante de nos amies, avait une robe de *taffetas chiné* vert pâle, semé de boutons de rose. Cette robe était sans volants ; le corsage montant, fermé par deux rangées de petites rosettes de ruban vert ; les basques très-longues, entourées de trois garnitures pareilles à la robe, découpées à l'emporte-pièce ; les manches à trois bouillonnés séparés par trois volants. En dedans, des manches de mousseline brodées à triple bouillonné, un col forme Cinq-Mars ; un mantelet écharpe, formé d'entre-deux de guipure et de velours noir, et garni dans le bas par un effilé *clocheton*. Le chapeau était composé de rubans de taffetas rose et de bandes de paille blanche à jours alternés. Le fond de la calotte, en taffetas rose, était entièrement recouvert par de longues coques, formées de bandes de paille à jours et de rubans de taffetas rose. Ces coques retombaient sur le bord du bavolet, fait de taffetas rose uni, bordé d'une lame de paille. Point d'autre ornement, si ce n'est sous la passe des boutons de roses moussues, mêlés à des marguerites blanches ; gants de peau de Suède à double bouton ; ombrelle duchesse blanche doublée de rose. Cet ensemble de toilette était si frais et si coquet, que nous accueillîmes toutes Louise, à son arrivée, par un hurra d'admiration.

— Est-elle belle ! est-elle élégante ! Mais, vraiment, dis-je, c'est trop de recherche pour une réunion d'amies... A quoi pensez-vous, ma chère, de nous traiter avec tant de cérémonie ?

— Rassurez-vous, Jeanne, répondit-elle en riant ; je suis enchantée de vous faire les honneurs de ma toilette ; mais il faut bien vous dire, sauf le respect que je dois à cette assemblée, que ce n'est pas tout à fait à son intention que j'ai mis mes plus beaux atours. Je



suis, aujourd'hui, d'un grand diner prié, et ma mère viendra me prendre ici.

— A la bonne heure, je comprends, dis-je, et je puis maintenant vous admirer sans arrière-pensée. Vous êtes vraiment bien; et ce que j'aime surtout, c'est l'harmonie de votre toilette, chose à laquelle on manque souvent.

— Particulièrement en province, ajouta Berthe, par la raison que l'on veut varier à l'infini ses toilettes, et que tel chapeau qui va avec telle robe ne va pas du tout avec telle autre. Il vaut mieux un peu moins de variété et plus de goût dans l'ensemble.

— Sans doute, répondis-je; il importe peu d'être toujours de même, pourvu que l'on soit bien; et puis, quand la garde-robe est trop bien fournie, on est exposé à porter des rococos. La mode passe bien avant que les toilettes ne soient usées ou même flétries, et, quand on a de l'ordre et de l'économie, on n'aime pas à les abandonner encore toutes fraîches. Qu'arrive-t-il? c'est qu'on est éternellement en retard avec la mode.

— Comme une dame de ma connaissance, interrompit Florence, qui, à chaque renouvellement de saison, ne manque pas de se faire une toilette dans le dernier goût, puis l'enferme religieusement dans sa garde-robe à la suite de beaucoup d'autres, et attend avec patience que son tour arrive. Cette chère dame en est maintenant aux robes courtes à pointes, et, dans une vingtaine d'années, si Dieu lui prête vie, elle aura sans doute l'avantage de porter les crinolines, et, peut-être, ce joli taffetas chiné dont Louise nous donne les premiers.

— Florence, vous parlez trop, dis-je d'un ton grave et comique. En ma qualité de présidente, je vous rappelle à l'ordre; nous ne sommes pas ici pour nous amuser, mesdemoiselles. Vous m'avez promis de m'aider de vos lumières, de me faire connaître vos observations sur le grave sujet qui nous occupe : je n'entends pas que tout ceci se passe en conversations.

— Eh bien! Jeanne, repartit Louise, nous nous offrons à l'admiration de vos abonnées, n'est-ce pas assez?... Si cela ne leur suffisait pas, si ma toilette ne leur paraissait pas encore assez élégante, je leur proposerais de remplacer ma robe de taffetas à semis de roses par une autre robe de taffetas à volants à dispositions, comme celle que j'ai vue dernièrement : elle avait cinq volants; les dispositions étaient formées par deux raies, nankin sur fond blanc; entre ces raies courait une guirlande de fruits... Est-ce trop beau, trop habillé? On peut choisir d'autres taffetas moins clairs, toujours à dispositions, ou bien des popelines de soie, qui se portent encore, ou bien enfin, pour toilette tout à fait simple, des popelines de laine, à grands carreaux écossais traversés par une infinité de petites rayures noires. Quelques-unes de ces robes sont à carreaux ombrés, d'autres à grands carreaux d'une seule couleur, au-dessus desquels des lignes très-étroites et croisées en tous sens forment petits carreaux. Il y a encore l'alpaga à larges rayures ton sur ton, ou uni comme la robe de Florence. Mais n'ai-je pas l'air d'un commis-voyageur qui fait l'exhibition de ses marchandises?

— Non, ma chère, je suis enchantée de vous; voilà ce qui s'appelle parler sagement et raisonnablement. A votre tour, Berthe : savez-vous quelque chose de la forme des robes?

— On assure qu'elles se porteront toujours plates, montantes, fermées par des boutons de passementerie ou de fantaisie; mais quelques personnes tentent de ramener les robes froncées et croisées.

— Et les basques? dis-je.

— Ah! les basques ne sont pas près de nous quitter; elles menacent même d'envahir toute notre personne et de nous descendre jusqu'aux talons!

— Tant pis, dis-je; elles étaient charmantes cet hiver, on va les gâter en les allongeant d'une façon démesurée. Quelle détestable manie que celle de tout exagérer! Quand s'en corrigera-t-on?

— On n'a pas trop l'air d'y songer maintenant, reprit Florence; l'exagération est tout à fait à l'ordre du

jour, et nous rirons bien, dans quelques années, quand nous regarderons les gravures de modes de ce temps-ci. Des jupes d'une circonférence extraordinaire, des chapeaux imperceptibles, et cela accompagné d'une multitude d'ornements de toute sorte et d'innombrables volants : volants aux chapeaux en guise de bavolet, volants aux mantelets, volants aux robes; de la tête aux pieds, nous ne sommes plus que volants. Comme une femme est gracieuse ainsi empaquetée! Comme sa taille est souple, élancée, *svelte* surtout! Pauvres romanciers, voilà pourtant un adjectif perdu pour eux! Maintenant, il leur faudra vanter la noble ampleur des jeunes filles, le frou-frou de leurs crinolines, et quoi encore?... l'aisance de leur marche quand elles s'embarrassent les pieds dans leurs jupes trop longues... Avez-vous remarqué que les robes forment positivement la queue?

— Oui, répondis-je, et cela fait pitié de voir ces magnifiques moires, ces beaux droguets balayer la poussière des boulevards... Mais, que voulez-vous? puisque les basques allongent... il faut bien allonger les jupes, autrement les proportions n'existeraient plus, la taille prendrait tout au détriment des jambes. Cela me fait penser qu'une petite femme serait bien ridicule avec ces immenses basques.

— Mais, si elle a du bon sens, elle les appropriera à sa taille, répondit Berthe; moi, qui ne suis pas grande, je me suis bien gardée d'ajouter à mon corsage une garniture à n'en plus finir, qui ne ferait, pour ainsi dire, qu'un buste de toute ma personne. Par la même raison, je ne me surcharge pas trop de volants, et là où l'on en porte 15, 18, je n'en mets que 4 ou 5 tout au plus. Il est à remarquer que peu de volants grandit et beaucoup rapetisse.

— A la bonne heure, dis-je, vous avez la véritable entente de la toilette; vous n'obéissez pas aveuglément à la nouveauté, vous n'en prenez que ce qui vous sied; on dit avec raison que ce sont les gens d'esprit qui font la mode, et les sots qui la suivent.

— Mademoiselle Jeanne, s'écria Germaine, qui, tout occupée à jouer avec mon petit chien, n'avait pas l'air de nous écouter, que de sots il y a donc en ce monde!

— Comment cela, chère petite?

— Mais qui est-ce qui ne se plaint pas des crinolines, et qui est-ce qui n'en porte pas? Qui est-ce qui ne dit pas que les chapeaux sont trop petits, et qui est-ce qui demande à sa modiste de lui en faire un bien grand?

— Vous êtes de force à nous faire la leçon, Germaine, et c'est vrai que nous sommes tous et toutes un peu moutons de Panurge; mais, voyez-vous, on craint, en ne faisant pas comme tout le monde, en se mettant à l'écart des modes reçues, d'être taxée d'originalité, et mieux vaut encore, surtout pour une jeune fille, passer pour sotte que pour originale. Du reste, suivre sottement les modes, c'est en prendre le côté exagéré et ridicule; s'y soumettre dans une mesure restreinte, c'est sagesse et prudence. Mais, où en sommes-nous? Il me semble que *mes rapporteurs* n'ont pas encore vidé le fond de leur sac.

— Si, vraiment, dit Louise, et notre vénérable présidente ne ferait pas mal d'éclaircir à son tour la question...

— Quelle question?

— Celle des confectons.

— Vous me prenez tout juste sur mon terrain, répondis-je. Ouvrez la gravure, mes chères amies, et admirez... Voulez-vous des talmas, des rotondes, des mantelets? choisissez; il y en a ici pour tous les goûts.

— Mais le mantelet-écharpe, je ne le vois point, dit Louise avec une inquiétude facile à comprendre quand on possède un de ces mantelets de l'année précédente, encore frais et joli. Aussi je m'empressai de la rassurer.

— Le mantelet-écharpe ne figure pas dans la planche, parce qu'il n'est plus une nouveauté; mais il ne paraît pas être encore au bout de ses succès. On le fait généralement en taffetas avec volants pareils pour jeunes filles, ou volants de dentelle pour dames; l'effilé éto



*cheton*, fort en vogue, convient aux unes et aux autres. Je ne vous parle pas des talmas, vous en voyez assez sur cette gravure. Alors je donnai à ces demoiselles l'explication que tu trouveras plus loin. Et puis, je rendis à chacune ses libres allures, et nous causâmes de choses et d'autres.

Passant du grave au doux, du plaisant au sévère, avec cette facilité qui est un des plus grands charmes de la conversation, nous en vîmes ainsi à parler du carême, des lugubres cérémonies de la semaine sainte et des réjouissances de Pâques.

« Que toutes ces solennités sont imposantes ! dit Louise ; comme elles remuent profondément le cœur et font sentir la vérité de notre religion ! Jamais je n'ai vu mon frère si ému que le dimanche de Pâques, en revenant de la communion générale des hommes ; et ce qu'il m'en dit m'impressionna aussi bien vivement ! »

— Redites-le-nous donc, ma chère Louise.

— Volontiers. Vous savez que cette communion, exclusivement pour les hommes, se donne à l'église Notre-Dame, le jour de Pâques, à sept heures du matin, à la suite d'une retraite prêchée cette année par le père Félix. Toute la grande nef et la moitié des deux nefs latérales de cette immense église étaient remplies par des hommes qui donnaient tous à l'envi l'exemple du recueillement et de la prière. C'était un spectacle imposant, qui eût ému un incrédule, et qui rendait plus ardente la foi d'un chrétien. « Impossible, me disait mon frère, de se sentir entouré de tant d'âmes pieuses, de voir tant de fidèles réunis dans un but commun, sans comprendre la grandeur de l'acte qui les amène, et sans prendre sa part des sentiments d'enthousiasme religieux qui animent cette assemblée. » Monseigneur l'archevêque célébrait la messe ; il donna lui-même la communion, que chacun reçut avec le plus profond recueillement et dans un ordre admirable. Pendant plus de deux heures et demie que dura cette cérémonie, des chants sacrés ne cessèrent de résonner majestueusement sous les voûtes de la vaste cathédrale ; les fidèles y mêlaient leurs voix, et ce fut un concert unanime et enivrant d'actions de grâces qui transportait les cœurs bien au delà de ce monde et les remplissait d'un bonheur immense, et peut-être inconnu jusque-là pour beaucoup d'entre eux. »

Louise s'était animée en nous faisant cette description, et nous partagions son enthousiasme, car de jeunes filles chrétiennes ne peuvent voir avec indifférence ce mouvement religieux qui se fait dans la société, et qui leur promet pour l'avenir plus de chances de bonheur et de sympathie, si la Providence les destine à remplir les grands devoirs du mariage.

— Que sont, disais-je à mes amies, les rapports de fortunes, de positions que l'on consulte tant aujourd'hui, auprès des rapports de sentiments, de principes, de croyances ? Pourquoi tant d'unions malheureuses, si ce n'est parce qu'il y manque la foi qui consolide l'affection, et nous fortifie contre les écueils et les déceptions de la vie ? Si nous nous marions, mes amies, que ce soit dans des conditions telles, que nous n'ayons pas à craindre de voir un jour nos âmes séparées... Ne commençons pas sur la terre une affection que nous ne pourrions continuer dans le ciel.

— Mais, dit Berthe, n'accordez-vous pas à la femme la mission de convertir, de ramener à Dieu par l'exemple de ses vertus ?

— Sans doute, répondis-je ; mais tout le monde n'est pas à la hauteur de cette mission. Pour espérer convertir les autres, il faut être bien sûr de soi, et la patience, la douceur, la persévérance ne sont pas le lot du plus grand nombre.

— Allons donc, Jeanne ! interrompit Florence, ne vas-tu pas dénigrer les femmes, après avoir fait l'éloge des hommes ? Je te ferais bien voir, moi, qu'elles valent tout autant, si pas plus... La persévérance n'est pas notre lot ! Ah ! vraiment ! et comment appelleras-tu ce qui a fait triompher la loterie des Jeunes Incu-

rables des obstacles qui l'ont entravée ?... Cette loterie devait se tirer au ministère de la marine, M. Ducos avait prêté ses salons, tout y était préparé, organisé, et il ne restait plus qu'à tirer les lots, et voilà que ce ministre tombe dangereusement malade, et qu'il faut démenter la loterie. Ces dames ne se laissent pas décourager pour cela ; elles se mettent en quête d'un nouvel asile pour leur bonne œuvre, et bientôt elles viennent chercher toute la loterie dans leurs équipages, et la transportent devinez où ?... Au ministère des affaires étrangères, dans ces beaux salons que les ouvriers viennent à peine de quitter, qui voient le jour pour la première fois, et qui sont tout éblouissants de dorures et tout fraîchement peints. Ainsi, grâce à ces dames, et à l'obligeance du ministre, la loterie est installée dans un palais ; et je vous demande si elle y a prospéré !...

— Voilà des salons bien inaugurés, ma chère, répondis-je, et si j'y dansais un jour, j'aimerais à penser qu'avant de s'ouvrir au monde et à ses splendeurs, ils ont été le sanctuaire de la charité... Cette bonne œuvre s'asseyant la première dans ces riches appartements, c'est pour moi comme l'eau bénite que nos braves paysans des campagnes du Nord font jeter sur leurs chaumières nouvellement bâties avant d'y entrer...

Mais pendant que nous parlions si raisonnablement, Germaine avait ouvert ma planche.

— Mademoiselle Jeanne, dit-elle, voulez-vous bien m'expliquer tout ce que représentent ces jolis dessins ?

— Volontiers, dis-je, si cela n'ennuie pas trop ces demoiselles.

La permission m'ayant été accordée à l'unanimité, je commençai ainsi :

N° 1, Quart d'un mouchoir, plumetis fin, œillets et feston feuill de rose tout autour ; des jours variés dans le milieu des bouquets de marguerites ; l'écusson, ainsi que les lettres T. L., sont au plumetis.

2 et 3, Dessins pour mantelets ; ils se brodent au passé sur velours ou sur taffetas (cette dernière étoffe convient mieux pour la saison).

On commence par couper le fond de son mantelet sur la forme d'un mantelet-écharpe, ensuite on prend l'un de ces dessins, le plus étroit me paraît le plus joli ; on le brode sur des morceaux d'étoffes coupés en travers, puis on les dispose sur le fond du mantelet, en les alternant avec une dentelle d'égale hauteur légèrement froncée, ou avec une effilée gaufrée, c'est plus jeune fille ; les bandes brodées et les dentelles ou effilées doivent être placées de manière à ce que le feston brodé forme la tête de la dentelle ou de l'effilée. C'est par oubli que l'on n'a pas indiqué le feston sur l'un de ces dessins. Il est bien entendu que si le fond du mantelet est orné de dentelle, il doit l'être aussi tout autour ; mais alors la dentelle basse sera remplacée par une très-grande dentelle ; sinon, on mettra un haut effilé d'un travail simple, ou bien un de ces effilés *clocheton* dont nous parlions tout à l'heure.

— Je l'ai vu ce mantelet exécuté de deux manières, dit Florence : l'un était en soie noire avec dentelle guipure dans le fond et tout autour. — L'autre était brodé en soie bleue nuancée sur noir ; les bandes alternées avec un effilé bleu et noir ; cette composition plus à effet que le tout noir ne manquait pas de charme.

4, 5, 6, Bonnet d'enfant.

Ce dessin doit être brodé au plumetis avec mélange d'œillets ombrés, de guipure et de festons feuille de rose.

— Il me semble grand, dit Germaine.

— Eh bien, on peut s'arrêter à l'endroit où se terminent les fleurs, et garnir le bord du bonnet par une petite valenciennienne ou guipure, suivant les sinuosités du feston »

7, Garniture assortie au col envoyé en décembre au n° 25.

8, *Katerine*, plumetis fin.



Ici finit la petite édition.

41, Autre garniture.

— Très-bien! deux avis valent mieux qu'un, et je continue.

13, Garniture pour manches, assortie au col.

45, *Hortense*, plumetis fin.

17, 18, 19, Manteau *trouvaille*; ce manteau, dont notre gravure d'aujourd'hui donne l'effet, nous vient, ainsi que tous les autres, de la maison Gagelin; c'est tout dire que de nommer cette maison. Ce modèle, comme tu peux en juger, est simple quand on supprime la dentelle. Il doit être coupé en biais, du moins la partie qui forme pèlerine; c'est la coupe surtout qui produit ces longues ondulations, si remplies de grâce et de nouveauté. — Le tour du cou et des épaules est orné d'une ruche de ruban dentelé; du dessous de la dernière ruche part un effilé de soie mélangé de chenille, de 10 à 12 centimètres de hauteur; dans le bas, une ruche semblable aux deux autres est placée un peu au-dessus de l'effilé qui retombe sur la den-

OUVRAGES DE FANTAISIE.

25 à 50, Alphabet gothique, plumetis.

TRICOTS A BATONS ROMPUS.

5<sup>e</sup> TOUR. — 1 maille unie, 1 rétrécie X, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée,







3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 5 unies X (retourne au signe); finis par 1 jetée, 1 rétrécie surjetée, 4 unies.

44<sup>e</sup> TOUR. — A l'envers. Le 44<sup>e</sup> tour fini, il faut reprendre au premier tour.

#### *Dentelle allant avec le fond du tricot.*

1<sup>er</sup> TOUR. — Monte 21 mailles, 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

2<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

3<sup>e</sup> TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

4<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 12 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

5<sup>e</sup> TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

6<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 13 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

7<sup>e</sup> TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

8<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 14 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

9<sup>e</sup> TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 2 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

10<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

11<sup>e</sup> TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 2 unies.

12<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 10 unies, 1 à l'envers sur le jeté, 5 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

13<sup>e</sup> TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 jetées, 1 rétrécie, 1 unie, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

14<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 à l'envers, 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

15<sup>e</sup> TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 4 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

16<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 14 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

17<sup>e</sup> TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 3 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

18<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 13 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

19<sup>e</sup> TOUR. — 3 mailles unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 2 unies, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

20<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 12 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

21<sup>e</sup> TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

22<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 11 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

23<sup>e</sup> TOUR. — 3 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

24<sup>e</sup> TOUR. — 1 jetée, 1 rétrécie à l'envers, 10 unies, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie, 1 jetée, 1 rétrécie, 1 unie.

#### *Explication de la planche de crochets.*

N<sup>o</sup> 1, Bourse corail. Cette bourse pour femme se fait toute en cordonnet de soie et fil d'or; pour homme, elle devrait être dans la forme de celle du n<sup>o</sup> 2. Tous ces dessins peuvent aussi, avec une autre destination, être exécutés en tapisserie, point des Gobelins, ou point de marque.

2, Bourse algérienne. Pour des bandes en tapisserie, ce dessin serait très-convenable.

3, Blague à disposition cachemire. Comme grande nouveauté, tu pourrais faire cette blague toute en perles, tout à fait dans le style renouvelé des Grecs.

4 et 5, Bande et fond d'une calotte grecque. Ici, je n'oserais te conseiller la perle, c'est trop lourd pour une calotte; le rond de cette calotte serait également un joli poulx et un joli dessus de table.

6, Bourse aumônière gothique. Ce dessin est d'un ravissant effet.

*Explication de la gravure de modes.* — La première figurine, du côté gauche, porte une robe de taffetas à volants bosselés; des garnitures assorties à ces volants ornent le corsage et les manches. Le manteau *Anjou*, sorte de talma, est en moire antique; il forme d'abord comme une grande pèlerine dont le bas est découpé en festons, lesquels sont ornés d'une ruche de ruban. A ces festons est attaché un grand volant taillé lui-même dans le haut, de façon à pouvoir être intercalé dans les festons; ce volant est terminé par deux ruches de ruban; la dernière forme la tête d'un effilé *Sévillien*. Dans le haut, autour des épaules, une ruche et un effilé sont placés de manière à produire l'effet d'une pièce; une ruche entoure le cou et vient rejoindre celle qui borde ce feston. Deux glands sont posés de chaque côté dans le creux du premier feston. — Le chapeau en crêpe est orné d'un côté par une grosse rose, et de l'autre par un nœud à large ruban frangé. Cette petite fantaisie est d'une légèreté adorable; en dessous de la passe se trouvent les touffes de tulle bouillonné; dans le haut, des nœuds sont faits avec de toutes petites barbes de dentelle. Ces barbes en miniatures ont été créées exprès pour cet emploi. — A côté se trouve le mantelet Longueville, en taffetas. Ce mantelet, à double rang, est entouré d'une charmante garniture tuyautée, dont la maison Gagelin est l'inventeur. Entre la ruche qui borde les deux rangs est une résille en chenille, terminée par des glands qui recouvrent à peu près le fond du mantelet; deux grandes dentelles de Chantilly, posées sur du tulle, complètent ce mantelet d'une rare distinction. — Le chapeau qui accompagne cette toilette est en taffetas; des petits biais de velours, posés en pointe de chaque côté de la passe, sont bordés d'une petite dentelle légèrement froncée; sous ces biais, tout à fait au-dessus du bavolet, est une plume roulée. En dessous de la passe, des tuyautés sont mêlées à des nœuds de ruban assortis à celui des brides. La robe, en *lampas fondu*, est sans volant; le corsage, à longues basques, est garni de petits effilés *pain de hannetons*; le même effilé est au bas des manches posé sur plusieurs rangs.



Nous avons ensuite le manteau *Faustine*, c'est encore un genre talma ; les quilles dont il est recouvert partent seulement de dessous la frange soie et chenille placée autour des épaules ; ces quilles sont garnies d'un velours frappé, bordées de chaque côté par un effilé tom-pouce. Les plis onduleux que forme en dessous le talma apparaissent entre chacune de ces quilles. A la tête de la frange du haut, ainsi qu'à celle placée au bas, se trouvent ces velours également ornés d'effilés tom-pouce. En dessous de ce dernier, s'échappe une dentelle guipure de trente à quarante centimètres, d'une finesse extrême. Ne trouves-tu pas qu'en supprimant la dentelle et simplifiant un peu les ornements, cette forme serait pour nous très-convenable ? le genre talma est toujours si joli ! — Je n'en dirai pas autant du chapeau. Ce changement à la garniture lui enlèverait toute sa grâce. Ce chapeau, en crêpe et taffetas, a, de chaque côté de la passe, des plis de ces deux étoffes alternées, formant comme une petite draperie ; des plumes, en partant de ces plis, entourent, pour ainsi dire, tout le chapeau ; une grande dentelle recouvre le dessus de la passe et vient former voilette sur le devant. La calotte est entourée par des rubans dont les bouts frangés retombent sur le bavolet. En dessous sont des fleurs de pommier, mélangées à du tulle. Sur la jupe de la robe, cinq volants *marguerite* sont bordés par un effilé tom-pouce. Le corsage est orné par des garnitures assorties. — A côté de cette robe, un peu à effet, s'en trouve une en *pékin d'été* chiné d'une ravissante simplicité, accompagnée par un mantelet Crillon en taffetas recouvert par une riche broderie en soie torse ; un grand effilé clocheton entoure les épaules et le bas du mantelet. — Le chapeau qui termine cette toilette est en taffetas recouvert par un tulle brodé en soie plate ; une dentelle posée au bord de la passe, de chaque côté des joues,

est interrompue dans le milieu par des nœuds de plumes. — En dessous, sont de toutes petites têtes de plumes. Le manteau *Saucy* est aussi en taffetas ; le volant du tour est posé, non pas à plis plats, mais seulement froncé ; il est orné d'abord par un grand effilé, ayant pour tête un tout petit tom-pouce ; puis il se trouve un galon de velours frappé, un tom-pouce, et un galon tom-pouce. La partie autour des épaules, qui simule un revers, est aussi décorée dans le même style. — La robe en *droguet*, à trois volants terminés par un effilé. Le chapeau en paille de riz à double passe, entre laquelle est posée une blonde un peu froncée ; une plume se trouve sur le côté ; en dessous, des épis de riz s'entremêlent à de la blonde. Il ne nous reste plus, pour terminer cette longue explication, que la jeune femme portant notre manteau *trouvaille* ; alors je ne te répéterai pas la description ; il est accompagné d'une robe en *chiné jardinière* sans volants. Le chapeau en taffetas est recouvert par un tulle avec passe légèrement ondulée. Le fond du chapeau disparaît sous les plumes et les rubans. En dessous, tulle bouillonné tout simplement...

Ouf ! voilà tout. Après de pareilles explications, il me semble qu'il n'est pas besoin d'excuses pour te quitter bien vite. Tu es fatiguée, et moi aussi... Adieu donc ; l'exposition ouvre ; Paris se remet à neuf pour mieux te plaire. Arrive bien vite pour admirer toutes ces merveilles dans leur première fraîcheur, et pense à moi, si tu en as le temps.

Le rébus que j'oublie !... Le voici bien vite et sans commentaires :

*Au pauvre un œuf vaut un bœuf.*

*Errata.* Dans le pouff du mois dernier, on a parlé de coton blanc à mélanger avec du coton rose ; c'est de la ficelle qu'il aurait fallu dire.

## MOSAÏQUE.

Vous avez deux tribunaux devant lesquels vous devez passer : la conscience et le monde. Vous pouvez échapper au monde, mais vous n'échapperez pas à votre conscience.

Marquise DE LAMBERT.

Votre gloire consiste à ne pas vous départir de la modestie de votre sexe, et à faire en sorte que les hommes ne parlent jamais de vous, même pour en dire du bien.

TRUCYDIDE.

## RÉBUS.





de  
de  
; le  
ais  
and  
uis  
om-  
des  
rée  
ois  
ille  
une  
le  
e la  
on-  
tre  
la  
iné  
ré-  
ée.  
les  
ole-  
s, il  
te  
ieu  
our  
ates  
mse  
ans  
rlé  
est  
la  
les  
en



G. de Montaut

Revue imp. & St. Victor 110. Paris

A. de Courmel

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Ayuntamiento de Madrid





J'  
gran  
voir  
nom  
mis  
gers  
ven  
L'E  
été  
met  
nou  
dus  
J  
été  
men  
bril  
l'im  
qui  
jus  
au  
et d  
bre  
E  
ava  
bill  
inn  
des  
duc  
dan  
gra  
de  
la o  
dés  
arr  
les  
Pal  
ver  
née  
pro  
ciel  
s'ou  
l'éd  
L  
les  
son  
cos  
à d  
sien  
et  
rou  
les  
les  
ent  
cou